FERNAND CORTEZ

In-12. 3e série.



Quand on sonna *l'Ave Maria* du soir, tous les Espagnols se mirent à genoux.

FERNAND
CORTEZ

OU

LA CONQUÊTE DU MEXIQUE

Par L. ROCHE

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30





Antoine de Solis distinguait, dans l'histoire des Indes occidentales, trois grands faits, trois épopées. Homme d'état littérateur et poëte, il choisit la conquête du Mexique. C'était là surtout qu'il devait trouver, avec un héros étonnant d'audace et de génie, des caractères intéressants et

divers, des intrigues et des obstacles multipliés, des traits singuliers d'habileté, de décision et de courage, un empire dont l'étendue, les richesses, la civilisation et les mœurs étaient également merveilleuse, des récits animés, des tableaux saisissants.

Le savant Prescott a dû, de nos jours, en Amérique, une partie de sa gloire au choix du même sujet; il ne craint pas de le comparer, dans la sévérité même de l'histoire, aux plus magnifiques légendes de la Sicile ou de la Normandie.

FERNAND CORTEZ

I

Fernand Cortez, qui « devait donner à Charles-Quint plus d'états que son père ne lui avait laissé de villes, » avait à peine trente-quatre ans lorsque Diégo Velasquez, gouverneur de Cuba, cherchait un homme assez riche pour contribuer à l'armement d'une flotte, assez sûr pour ne point causer d'alarmes à son ambition jalouse et inquiète. Déjà

maître d'une ile presque aussi étendue que la Grande-Bretagne, il voulait ajouter conquête à conquête, sans risquer, pour courir après une fortune aventureuse, le gouvernement qu'il avait. Laisser à d'autres les incertitudes et les périls pour se réserver les avantages, tel était le fond de sa politique. Ce rôle voulait un instrument docile : c'est à peine s'il avait osé le confier à l'amiral Grijalva, son camarade d'enfance. Encore ne l'avait-il autorisé qu'à faire un simple voyage de découvertes; et, voyant qu'il tardait à revenir, il voulait envoyer à sa recherche.

Sur ces entrefaites, on vit entrer dans le port de Santiago les vaisseaux de Grijalva. L'amiral avait découvert l'île de Cozumel, reconnu les côtes de l'Yucatan, pénétré jusque dans la rivière de Panuco, et rapporté quinze cents marcs d'or. Il paraissait juste de lui confier la conquête des pays qu'il avait découverts et nommés. Voulant sans doute partager la tâche pour diminuer la gloire

de chacun, le gouverneur ne put s'y résoudre. Il ne trouva rien de mieux, pour excuser cette injustice, que de faire un crime à son ami d'avoir évité les conquêtes pour respecter ses ordres.

Divers concurrents se présentaient dont le mérite effrayait Velasquez. Dans cette incertitude, il prit conseil de Lorès, trésorier du roi, et de Duero, son secrétaire. Cortez, alors alcade de Santiago, était leur intime ami; ils le proposèrent, en prenant soin de ne pas lui donner trop de titres à la préférence : « Ce n'était qu'une idée qui pouvait être bonne et sur laquelle ils reviendraient dans une prochaine visite. »

Quand ils se représentèrent, le gouverneur était décidé? ils n'eurent plus qu'à le presser de se déclarer pour échapper aux importunités des autres. C'était à Duero qu'il appartenait de rédiger la commission du nouveau général; il se hâta de le faire et n'oublia pas, sous prétexte de garder les

formalités habituelles, d'étendre le plus qu'il put les pouvoirs de son ami.

On devine l'effet que produisit cette nouvelle inattendue sur des ambitions méridionales. Tous mirent en commun leur dépit, leurs intrigues. Chaque jour, le gouverneur était obsédé. « Cortez ne visait, disaient-ils, qu'à se faire des partisans. Il venait à peine de recevoir son brevet, et déjà sa fortune et celle de sa femme étaient dépensées; ses riches plantations étaient engagées; il lui fallait encore recourir à la bourse de ses amis, et tout y passait. Ne serait-il pas forcé, par la nécessité même, de conquérir pour son compte? »

Un soir, ils se promenaient avec le gouverneur, et Cortez était parmi eux. Un fou qui les divertissait d'ordinaire, dit brusquement à Velasquez : « Seigneur Diégo, vous avez très-bien fait; seulement il vous faudra bientôt une seconde flotte pour courir après la première. »

En face d'une de ces occasions qui ne se pré-

sentent guère qu'une fois dans la vie d'un homme, Cortez, qui venait d'ailleurs d'exposer toute sa fortune et les fonds de ses amis, ne pouvait être sans inquiétude. Sa physionomie n'en laissait rien paraître, et il hâtait lentement ses préparatifs. Ses ennemis pouvaient lire, sous la croix qui décorait son grand étendard de velours noir frangé d'or, l'inscription du *labarum* : *In hoc signo vinces.* « La réputation de cette entreprise et celle du général, dit Solis, faisaient plus de bruit que tous les tambours. » Il compta bientôt trois cents compagnons, et parmi eux Diego d'Ordez, le confident du gouverneur, et Bernal Diaz, qui a fait une histoire de l'expédition.

Le 17 novembre 1519, Cortez avait montré plus de confiance et d'abandon que de coutume. Tout était prêt; seulement il s'était gardé d'approvisionner entièrement ses vaisseaux. La nuit, il se rend chez le boucher de la ville, et bien que la population dût en souffrir le lendemain, il fait

prendre toute la viande, jetant en paiement la chaîne d'or qu'il avait au cou ; puis il va faire inopinément ses adieux au gouverneur, qui l'accompagne jusqu'au port et l'embrasse. Au lever du soleil, il avait quitté la terre crayeuse et l'air suffoquant de Santiago.

Ayant des amis à la Trinité, il s'y rendit en rasant la côte. Il y recueillait de nouveaux compagnons, quand il apprit que deux courriers apportaient à l'alcade de la ville l'ordre de le dépouiller juridiquement de son titre.

A cette nouvelle, il se montra à ses amis et aux soldats, sûr d'en être suivi, et va droit à l'alcade, puis n'ose promulguer sa révocation.

Plusieurs habitants de la Havane s'enrôlèrent aussi. Parmi les gentilshommes, on remarquait un compagnon de Grijalva, François de Montijo, qui finit par être adelantado de l'Yucatan « C'était, dit Solis, un cavalier dont la qualité était connue, et qui était encore plus estimé dans ces îles par son

procédé civil et obligeant, qui est le principal caractère de la noblesse. »

La jalousie triomphante des rivaux de Cortez ne pouvait manquer de le poursuivre encore. L'alcade de la Havane devait même cette fois s'assurer de sa personne. Tous ses compagnons éclatèrent en menaces quand leur général, avec la même confiance que la première fois, voulut leur en porter lui-même la nouvelle.

Les ordres de Velasquez furent encore sans effet. Le 10 février 1520, la messe du Saint-Esprit fut dite à bord avec solennité. L'amiral avait adopté pour patron saint Pierre : ce nom fut son premier mot d'ordre, et bientôt on vit le nouveau *labarum* flotter au loin sur l'Océan.

Cortez avait devant lui la mer, l'espace, l'avenir.

II

Fernand Cortez était bien fait de sa personne. Sa figure pâle et longue, peut-être par une habitude acquise, ne respirait au repos qu'une énergie calme et tranquille. Ses grands yeux noirs étaient tour à tour d'une fixité pénétrante, d'une douceur magnétique, ou pleins d'éclairs. Déjà maître de lui-même, il ne laissait trahir à sa physionomie que ce qu'il voulait de toutes les agitations de son âme ardente. Les lettres qui restent de lui rappellent l'élégante et rapide simplicité de César. Il sut allier le zèle d'un apôtre et la fidélité d'un

sujet à l'ambition d'un conquérant, le courage du héros à l'habileté du général et aux vues de l'homme d'Etat. Quant à sa libéralité, les historiens s'accordent à dire que tout ce qu'il pouvait avoir était autant à ses amis et à ses compagnons qu'à lui.

La médiocrité prétentieuse a peur d'imiter. Le génie, sûr de se retrouver, sait, quand il le faut, s'effacer. Le grand but de Cortez était la conquête des mystérieuses contrées que Grijalva n'avait fait qu'entrevoir : il ne le perdait pas de vue. C'était là qu'il mettait sa gloire, et non dans les détails du voyage. Aussi, suivait-il, avec une scrupuleuse exactitude, la route que son prédécesseur avait tracée, puisqu'elle était sûre, et c'était avec un soin minutieux qu'il notait les moindres avis des anciens compagnons de Grijalva. Il visita, comme lui, Cozumel ou l'île des Hirondelles, et y passa la revue de ses troupes : cent-dix marins, cinq cents cinquante-trois soldats qui n'avaient que le

bouclier et l'épée, trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers; dix pièces de canon, quatre fauconnaux et dix chevaux. « Tels étaient, lit-on sur un manuscrit latin, les préparatifs de guerre que Cortez destinait à tout un monde. Ce fut



avec ces pauvres ressources qu'il sut donner un si vaste empire à Charles et ouvrir, le premier de tous, aux Espagnols une Espagne nouvelle. »

Dans ces occasions, Cortez avait une tenue simple, mais élégante et riche. Après la revue, ses compagnons l'entourèrent; il s'assit au milieu d'eux pour les haranguer. D'après l'idée qu'on se fait de son caractère et d'après sa correspondance, on serait facilement tenté de donner à ses discours cette sobriété saisissante et mâle qui est la force. Il paraît, au contraire, qu'il tenait à montrer aux aumôniers de la flotte et aux plus brillants de ses amis, qu'il avait passé deux ans à l'université de Salamanque. Ses discours étaient longs, et

les quelques textes latins qui pouvaient lui revenir à la mémoire avaient un bon accueil. Il parlait à ses compagnons comme à des égaux, avec une sorte de bonhomie guerrière qui n'excluait pas l'éloquence.

Doublant ensuite le cap de Cotoché, ils suivaient la route du ponant, sans trop s'éloigner de la terre. Rien n'égalait la beauté des rivages qu'ils longeaient. Ce ciel d'un bleu foncé, ce soleil plein de lumière et de feu, cette végétation riche, et çà et là des champs bien cultivés, des villages peuplés, de grandes et belles villes, des habitations en pierres avec leurs terrasses fleuries et des jardins entourés de murs blancs, enfin l'immense fond de verdure dont ils se dégageaient, tout rappelait aux voyageurs la patrie qui était si loin, et le nom de Nouvelle-Espagne naquit une seconde fois de cette émotion.

Remontant le Panuco sur les traces et pour

ainsi dire à la suite de Grijalva, ils furent assaillis, non loin de Tabasco, par les Indiens. Tout le monde devait rester sur la défensive et se servir du bouclier avant de frapper de l'épée. Une fois engagée, la lutte fut ardente. Cortez voulait un bon début, il fut satisfait. Les soldats sautent sur la rive en combattant, et, malgré le nombre et la valeur des ennemis, ils remportent leur première vicroire, prennent leur première ville. Ils avaient vu le glorieux saint Jacques, protecteur de l'Espagne, combattre pour eux sur un cheval aussi blanc que la neige; Cortez, lui, attribuait son succès à la protection de saint Pierre. Bernal Diaz, tout en rapportant le fait dans son histoire, ne s'était occupé qu'à se battre, et n'ajoute pas son témoignage à celui de ses compagnons.

La paix faite, on échangea des présents. Cortez demanda d'où venaient ceux qui lui étaient offerts; étendant la main du côté du couchant, le chef lui montra Mexico.

Ce fut alors qu'il entendit parler pour la première fois de Montézuma et de son empire.

Le but qu'il poursuivait se dégageait du vague et se présentait à lui fixe et lumineux. « Je n'eus plus qu'une pensée, écrivait-il lui-même à Charles-Quint, ce fut de soumettre à Votre Majesté cet empereur, de gré ou de force, vivant ou mort. «

Le *cacique* de Tabasco offrit encore aux vainqueurs vingt esclaves. L'une d'elles frappait les regards par une démarche plus noble et des traits qui respiraient la franchise et la bonté. C'était la fille de l'un des plus puissants caciques de Montézuma; sa mère, devenue veuve, avait eu un fils d'un nouvel époux. Voulant assurer à ce fils l'héritage même de sa sœur, elle la fin passer pour morte et la vendit à des marchands. Arrivée de la sorte dans la province de Tabasco, la jeune fille en avait appris facilement la langue, sans cesser de parler la sienne avec

élégance. Un diacre qui avait été captif dans le pays et servait d'interprète à Cortez, pouvait la comprendre. Au fait des usages et de toutes les ruses de ses compatriotes, la noble Indienne ne cessa d'entourer Cortez d'une surveillance attentive et dévouée, partageant les périls qu'elle n'avait pu détourner. Ce fut son interprète, son conseiller secret et l'ange tutélaire de l'armée.

Plusieurs poëtes ont chanté Marina. De nos jours encore elle est, sous le nom de Malinché, le sujet de touchantes ballades indiennes. Son souvenir est demeuré cher aux deux peuples.

Les Espagnols mirent à la voile le lundi des Rameaux. Suivant toujours la côte, ils reconnurent, sans s'arrêter, la province de Quaracoalco et la rivière des Bannières.

Ils éprouvèrent, en rasant l'île des Sacrifices, une mystérieuse horreur. C'était là qu'était le temple de la Mort; c'était là qu'on avait vu des prêtres vêtus de couleurs funèbres et les cheveux

ensanglantés ; c'était là enfin qu'on avait trouvé pour la première fois des têtes humaines et des cadavres humains au pied d'un autel. L'île devait son nom à cette circonstance.

Ils reconnurent tous les lieux découverts et abandonnés par Grijalva. Les soldats qui avaient suivi ce capitaine se faisaient un plaisir d'apprendre aux autres les diverses aventures de cette expédition, à mesure qu'ils en revoyaient le théâtre.

Le jeudi saint, à midi, la flotte débarquait à Saint-Jean-d'Ulloa. C'était encore Grijalva qui avait nommé cette île. On reconnut avec surprise la croix de marbre blanc surmontée d'une couronne d'or qui de temps immémorial s'élevait solitaire, et dont parle expressément la relation de ce capitaine. Une foule d'indigènes se rassemblait sur le rivage, qui n'était qu'à peu de distance, pour voir une seconde fois les *montagnes flottantes* et l'étendard de l'empereur d'outre-mer.

Bientôt une légère pirogue s'élança comme une

flèches, apportant aux Espagnols des fruits, des fleurs et des ornements d'or.

Les Indiens avaient la peau de la couleur de la canelle ou de l'acajou. Ils portaient une sorte de caleçon d'agave, et les plus riches, de coton fin; quelques-uns avaient sur les épaules un manteau de plumes dont leur adresse avait su faire un tissu d'un magnifique effet. Se souvenant du bon accueil des compagnons de Grijalva, ils venaient échanger avec confiance leurs fruits et leurs bijoux contre des verroteries.

Ils mêlaient à leurs paroles des gestes expressifs. Le diacre, en effet, avait beau prêter l'oreille; leur langne ne lui était pas connue. Le général, qui voulait de nouveaux renseignements sur Montezuma, en parut affecté. Marina dit alors à l'interprète, en dialecte de Tabasco: « Cette langue est celle de mon pays. » Ils pouvaient donc, à eux deux, transmettre les désirs de Cortez aux naturels et interpréter leurs réponses. Bientôt

même, l'intelligence Indienne sut assez le castillan pour n'avoir plus besoin d'intermédiaire.

Les Indiens de la pirogue, d'après les renseignements qu'ils donnèrent, obéissaient au grand empereur; leur province en était une conquête recente, et le noble Mexicain qui la gouvernait se nommait Teutilé. Quant à Mexico, « la ville de la Guerre, » elle reposait, comme la déesse des eaux, sur un lac fleuri, au milieu de grandes montagnes, à près de soixante-dix lieues de la côte; l'or, le cacao, le nopal, les pierres vertes et les plumes de prix abondaient dans l'intérieur de l'empire.

III

Montézuma n'était pas l'héritier direct du trône qu'il occupait. Il le devait au vieux roi de Tescuco, qui, touché d'une apparence de courage et de zèle pour les dieux, avait décidé les rois alliés et les seigneurs à lui donner leur voix. L'envoyé chargé de lui en porter la nouvelle le trouva balayant le sanctuaire du dieu de la Guerre.

Jamais fête n'avait eu l'éclat du couronnement de Montézuma. Quand, suivant l'usage, il se rendit au temple pour se tirer du sang devant l'idole et entendre les graves leçons du grand-

prêtre, on admirait l'élégance de sa taille, la richese de sa mitre ornée de plumes, de pierreries et d'or, le filet bleu qui couvrait, comme un manteau aérien, sa cuirasse de lames d'or et ses épaules basanées, les émeraudes qui pendaient à ses oreilles, les bracelets de ses pieds et de ses mains. Les prêtres faisaient retentir le sommet du temple des sons de leurs trompettes de coquillage.

Des jeunes gens de quatorze à quinze ans, que l'empereur avait tirés des familles nobles tombées dans l'infortune pour en faire ses futurs confidents et ses messagers, brûlaient du nopal dans des cassolettes d'argent qu'ils tenaient à la main; la noblesse mexicaine, les rois tributaires étaient accourus à l'envi. Des courriers avaient même pénétrés, déguisés, jusqu'aux rois ennemis, et leur avaient dit dans leur langage poétique : « Des » morts glorieuses, subies dans combat loyal, » fleuriront plus tard la plaine empourprée.

» Montézuma vous invite à son couronnement. » Tous étaient venus ; ils assistaient sans être vus à la fête ; nul habitant n'eut connaissance ni de leur arrivée, ni de leur séjour, ni de leur départ. Les deux rois, chefs du conseil de l'empire, soutenaient les bras de Montézuma, que nul autre ne pouvait toucher ni même envisager sans mourir.

Il est impossible de ne pas être ému, quand on lit dans les auteurs indigènes le détail des magnificences de cette journée. Ce jeune monarque, l'égal des dieux, ces rois, ces guerriers, ces prêtres, ces jeunes gens rayonnants de reconnaissance et de plaisir, cette population mouvante, joyeuse, enthousiaste, personne ne pensait, à cette heure solennelle, que cette fête était le dernière que verrait la ville avant son asservissement, l'avant-dernière avant sa ruine.

Une prédiction traditionnelle dont on ignorait l'origine, et qui sortait, pour ainsi dire, du sol,

fixait au cycle ou demi-siècle qui courait, un entier changement de tout l'empire. Ils avaient eu, dans les anciens âges, un législateur mystérieux dont le nom symbolique signifiait l'homme très-sage. Il n'était pas venu du couchant, comme leurs ancêtres, mais de lointaines contrées, situées au-delà des mers, du côté du levant. *L'homme très-sage* n'était pas sans barbe comme eux, ses cheveux n'étaient pas raides et luisants comme les leurs, et sa peau avait la blancheur des poissons du lac. Il portait pour vêtement une longue tunique. Ce fut lui qui le premier planta et adora la croix. Depuis on avait fait d'elle, sous des noms matériels et symboliques, le dieu de la santé et l'arbre de la vie. Quand *l'homme très-sage* eut publié ses lois, il partit en promettant de revenir un jour ou d'envoyer ses successeurs; puis, monté sur un esquif de peaux de serpents, il disparut sur les flots au milieu des rayons du jour naissant. Depuis lors

les statues des dieux regardaient l'orient, et c'était de ce côté qu'on priait.

Or, d'après les anciennes traditions, l'époque de son retour était arrivée.

Bientôt plusieurs prodiges vinrent effrayer l'empereur et le jeter dans un mélancolique abattement, puis enfin dans un désespoir farouche et sans pitié.

Des bûchers de chêne qui ne s'éteignaient que deux fois dans un siècle, brûlaient, comme un perpétuel incendie, au sommet des temples pyramidaux de Mexico. Un des prêtres qui gardaient ceux du grand sanctuaire de la guerre, vit, une nuit, les reflets rougeâtres qu'ils jetaient sur lui-même, sur les statues et sur les palais d'alentour, pâlir peu à peu comme à l'approche de l'aurore. Cependant l'orient restait sombre, tandis qu'à l'ouest brillait une sorte de vapeur qui montait au ciel comme un grand géant blanc. Il éveille ses compagnons, et tous voient le fantôme

s'avancer en grandissant pour s'évanouir au lever du soleil.

L'empereur, averti, reconnut de ses yeux l'apparition mystérieuse. Il consulta inutilement quelques rois amis et les plus habiles magiciens des bords du grand lac ; nul ne pouvait ou n'osait interpréter le prodige.

Le vieux roi de Tescuco semblait seul capable de lire au fond des menaces du ciel ; mais il ne venait plus à la cour. Montézuma, qui lui devait le trône, n'avait cherché qu'à faire périr ses plus braves guerriers, qu'à humilier sa vieillesse. Aussi errait-il solitaire et triste au fond de son palais ou sous les longs cyprès de ses jardins, attendant la fin d'une vie pleine d'amertume. L'empereur se décida pourtant à l'envoyer chercher.

Dans ce pays où les cheveux ne blanchissent pas, où le corps ne se courbe pas, rien ne décélait sa vieillesse avancée que ses rides vénérées

et la lenteur de sa démarche. Montézuma lui-même se leva à son aspect. « Mon fils, lui dit le vieux roi, de grands malheurs vous menacent. Je serai dans l'éternelle nuit avant qu'ils arrivent; toi, mon fils, tu es jeune. Pour les éviter, tu ne peux plonger comme les poissons dans les eaux du lac, ni t'envoler comme les oiseaux des bois; sois juste et prépare-toi à mourir. »

La mort du vieux roi suivit de près sa prédiction funèbre. Il laissait plusieurs enfants, dont l'aîné parut incapable de gouverner après lui. Montézuma, voyant les seigneurs se partager entre les puînés, nomma son neveu. L'un des jeunes princes, dont le nom signifiait Fleur-Noire, et qui resta chef militaire de toutes les troupes du royaume, conçut une irritation que rien ne put apaiser; ce fut elle, autant que les armes espagnoles, qui consuma l'empire.

Les signes effrayants se succédaient toujours.

» Le grand lac du Mexique, dit Solis, rompit ses digues et inonda les terres qui sont sur ses bords, avec une impétuosité que l'on n'avait point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voyait sortir comme des bouillons, sans qu'il fût arrivé aucune tempête à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire. Un temple de la ville s'embrasa sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en apaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres et le réduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en différents endroits, des voix plaintives qui annonçaient la fin de cette monarchie, et toutes les réponses des oracles répétaient ce funeste pronostic. »

Montézuma fit tailler sa statue dans le rocher du Mont-des-Cigales, où se trouvait le palais de plaisance de ses ancêtres. Il y avait déjà longtemps qu'on sculptait ainsi l'image des rois dont

la destinée allait finir : c'était comme l'appel de la mort. Cette idée changea bientôt en une tristesse profonde le plaisir que la parfaite ressemblance de l'œuvre lui avait causé. Dans ses perplexités, il força un prêtre de conjurer le dieu des enfers et de le conduire à lui. Comme il y allait de sa tête, il fallut que le prêtre disposât tout pour satisfaire le souverain. Il le fit en ami de son pays : « C'est ton orgueil que les dieux vont punir, fut-il répondu à Montézuma. Qu'as-tu fait de la noblesse de Tescuco? Les peuples sont écrasés d'impôts, les mendiants même sont obligés de donner une partie de leurs haillons pour marquer leur dépendance. Les révoltes que tes propres excès ont fait naître, tu les as étouffées dans le sang. Trois provinces, malgré tes efforts, se sont détachées de ton empire; si tu ne changes, le reste va t'échapper. »

Les agitations ne firent que s'accroître. Montézuma ordonna à ses majordomes, aux prêtres

et aux femmes âgées de lui faire part de leurs songes heureux ou malheureux.

L'un vint dire : « J'ai vu le temple dévoré par les flammes. » L'autre : « Un torrent entraînait pierre à pierre ton palais écroulé. » Il fit enfermer les songeurs dans des cages de madriers qui servaient de prison, et les y laissa mourir de faim.

Voyant que personne ne lui révélait plus rien, il fit assembler des prêtres et des magiciens, et leur demanda quels songes ils avaient eus. Comme ils n'osaient répondre, il les fit aussi jeter dans ces cages. Un autre crut avoir pris ses mesures : « De grandes choses vont arriver, dit-il à l'empereur, celui qui doit venir approche. » Enfermé à son tour, il s'échappa dans la nuit. Le prince, agité de transports véritablement infernaux, fit raser la maison du fugitif, passer sa femme au fil de l'épée... L'innocence des plus jeunes enfants n'avait pu trouver grâce.

Tel était Montézuma, d'après les historiens indigènes, quand un habitant des côtes voisines de Saint-Jean d'Ulloa vint lui apporter la nouvelle terrible que des palais flottants avaient longé le rivage et qu'il en était descendu des hommes étranges : ils avaient la peau blanche, et leur chef, plus pâle encore, avait les cheveux, la barbe et la démarche de l'*homme très-sage*, et, comme lui, il adorait l'Arbre de la vie.

IV

Montézuma passa la nuit dans l'accablement. Dès l'aurore, il manda les plus habiles orfèvres de la ville, et leur fit faire un collier d'or et d'émeraudes, des bracelets et un chasse-mouches en plumes d'une exquise beauté : le milieu offrait, d'un côté un soleil d'or poli qui les éblouissait, de l'autre, une lune argentée. Content de leur travail, il fit remettre à chacun des étoffes, des vêtements, du maïs, du coton et des fèves. Puis, appelant deux de ses messagers qu'il avait tirés de l'humiliation, il leur dit : « J'ai été bon

pour vous, soyez discrets, ou je fait enterrer vos cadavres sous mon trône, et vos familles périront. Commandez à Teutilé de faire apprêter des vivres du pays; si l'étranger les refuse, ce ne sera pas *l'homme très-sage;* s'il les accepte, étendez une natte à ses pieds, vous y déposerez ces cadeaux. En cas qu'il vous dévore, j'aurai soin de vos femmes et de vos enfants. »

Teutilé, sur l'ordre de l'empereur, fit préparer des viandes cuites et renfermées dans des vases neufs, des poules d'Inde rôties, des poissons et des fruits. Les messagers partirent du chef-lieu de la province au milieu de la nuit, à la lueur des bûchers des temples. Le soleil se levait quand les sentinelles de Cortez virent leurs pirogues se détacher du rivage qui faisait face à l'île. — D'où viennent mes frères? leur demanda le fidèle interprète du général. — De la ville du Dieu de la guerre. — Que veulent-ils? — Demander au chef étranger ce qui l'a-

mène dans l'empire du grand Montézuma. — Il veut aller voir Montézuma dans sa capitale pour faire alliance avec lui.

Les députés offrirent les vivres qu'ils avaient apportés. Marina, soupçonneuse par expérience, les leur fit goûter d'abord; après cette épreuve, les Espagnols s'abandonnèrent au plaisir de prendre enfin une nourriture fraîche. En retour, on distribua aux Indiens de la viande salée et du vin. C'était la première fois qu'ils en buvaient; leur gaieté ne tarda pas à rappeler, au grand amusement de leurs hôtes, l'histoire du patriarche Noé.

Dans une seconde visite, Teutilé fut accompagné d'artistes envoyés de Mexico, qui devaient retracer, sur des toiles de coton, habilement préparées, les vaisseaux avec les soldats, les chevaux et les armes. Ils travaillaient avec la promptitude d'un copiste exercé, et pourtant Bernal Diaz, dans son admiration, va jusqu'a dire qu'ils

tirèrent au naturel les portraits de tous les capitaines. Ils ajoutaient çà et là des signes hiéroglyphiques pour expliquer leurs tableaux.

« C'était, dit Solis, leur manière d'écrire. Ils représentaient les objets matériels par leurs propres images, et le reste par des nombres ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractère et la figure s'entr'aidaient à exprimer la pensée et formaient un raisonnement entier.

» Ils pratiquaient cette manière d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avaient des livres entiers de ce style, où ils conservaient la mémoire de leurs antiquités et donnaient à la postérité les annales de leurs rois.

» Cortez, averti, comprit d'abord que ces images sans actions et sans mouvement donneraient une idée qui serait peu avantageuse à ses desseins : il résolut d'animer la représentation, en faisant faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur

adresse et leur valeur, et donner en même temps une grande vivacité à la peinture. »

Ici, dans l'auteur espagnol, on assiste à la manœuvre; on admire, avec les Indiens, l'exacte et prompte obéissance des soldats, l'ordre des mouvements, la docilité et la fierté des chevaux. « Mais quand, Cortez ayant donné le signal, les arquebusiers firent deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelques-uns des Indiens se jetèrent à terre, les autres s'enfuirent sans savoir où ils allaient, et les plus assurés cachèrent autant qu'ils purent leur frayeur sous le masque de l'admiration. »

Voyez-vous l'activité des peintres revenus à eux-mêmes ? — « Les uns dessinaient les soldats armés et rangés en bataille, les autres peignaient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuraient un coup de canon par du feu et de la fumée, et même le bruit par quelque chose qui

représentait un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvaient exciter les soins ou satisfaire la curiosité de leur empereur. »

Teutilé se hâta d'envoyer ces manuscrits à Mexico, pliés en forme d'éventails, avec les présents destinés à Montézuma : du verre bleu, des colliers de cristal, des confitures, du biscuit et une bouteille de vin. Après avoir déplié les toiles et en avoir considéré les teintures avec un long étonnement mêlé d'inquiétude, l'empereur fit essayer le vin par un des messagers et en but avec plaisir. Le biscuit fut cassé avec des cailloux ; les esclaves qui eurent l'ordre d'en faire l'épreuve le trouvèrent bon mais très-dur. « Il faut, dit l'empereur, en offrir au dieu de la guerre. » On en mit un morceau dans une jatte bleue; ensensé et arrosé de sang de cailles, il fut porté au temple et offert à l'idole.

Le grand conseil d'état se rassembla. Le jeune

roi de Tescuco fut invité par son oncle à dire son avis, avec la permission du roi de Tlacopau qui était plus âgé. Il déclara que refuser aux étrangers l'entrée de la ville était une marque de crainte : il fallait les recevoir ou marcher droit sur eux. S'ils étaient des dieux envoyés par l'*homme très-sage*, autant valait le savoir et en prendre son parti ; s'ils n'étaient que des hommes, on ne devait pas leur laisser le temps de pénétrer les mystères de l'empire.

Montézuma, plus rusé que brave, et qui croyait qu'on se jouait des dieux, aussi bien que des hommes, avec des présents, de l'adresse et des protestations menteuses, ne partagea pas cette opinion énergique et sage. Il voulait amuser les étrangers par des ambassades et entourer leurs pas, s'il ne pouvait les éloigner autrement, de piéges impénétrables. Hommes, ils y succomberaient ; dieux, il pensait qu'ils ne l'en sauraient pas l'auteur et lui garderaient leur amitié.

Fier de sa politique, il renvoya les messagers à Teutilé avec de riches cadeaux pour l'*homme-blanc* : un manteau d'un coton soyeux et de plumes délicates, des colliers d'or, des pendants d'oreilles qui imitaient de légers oiseaux, et d'autres d'un travail exquis.

Bien qu'il y eût soixante lieues de l'île à Mexico, qu'il eût fallu du temps pour assembler en conseil les seigneurs des bords du lac et les deux rois voisins, et que les personnages de la nouvelle ambassade, ainsi que les Indiens qui portaient les présents, ne pussent voyager avec la rapidité des courriers ordinaires, tous les historiens s'accordent à dire que Teutilé vint, au bout de sept jours, offrir à Cortez les présents du monarque et lui rapporter sa réponse.

Le général allait répondre à la harangue brève et résolue du gouverneur mexicain, quand on sonna l'*Ave Maria* du soir à la baraque qui servait d'église; tous les Espagnols se mirent à

genoux et prièrent. L'Indien parut frappé de leur silence et de leur attitude religieuse. Cortez, avec son zèle ordinaire, voulut profiter de l'occasion pour lui parler de la foi nouvelle qu'il apportait à l'empereur et à ses sujets ; il finit par dire que rien ne l'empêcherait de se rendre à Mexico pour accomplir ce glorieux dessein.

A ces mots, Teutilé, changeant de couleur, se leva brusquement : « Je vois bien, dit-il, que le grand Montézuma n'a plus qu'à vous traiter en ennemis. » Ayant dit ces paroles avec colère, il sortit sans prendre congé.

Cortez fut d'abord surpris et un peu embarrassé ; puis il dit, en souriant : « Nous verrons comment ils soutiendront la gageure ! » Et, montrant les présents, il ajouta : « Je ne vends pas encore à si bon marché la retraite des soldats espagnols. »

V

Malgré l'assurance de son langage et le calme souriant de ses traits, Cortez était véritablement inquiet. Irait-il, avec six cents hommes, attaquer un empire qui paraissait plus grand que l'Espagne et aussi peuplé qu'elle? Le prestige des chevaux et de l'artillerie passerait; le premier cheval qui serait atteint, le premier Espagnol qui tomberait, mettrait fin aux terreurs superstitieuses des Indiens. C'était à des peuples braves et industrieux qu'on avait affaire, qui sacrifiaient à leurs idoles et dévoraient ensuite dans leurs festins ceux

qu'ils n'avaient pas achevés dans le combat. Passant tout à coup d'un sol brûlant sous des cieux parfois glacés, il verrait sans doute la maladie seconder la cruauté mexicaine. Si du moins il avait pu espérer quelques renforts !... mais il n'avait, derrière lui comme en face, que des ennemis.

Visiblement sa résolution n'eût été ni du courage ni de l'audace, mais du délire, s'il ne se fût douté qu'un aussi vaste empire ne pouvait être sans divisions intérieures et sans partis contraires. Il dit lui-même, dans l'une de ses lettres, qu'il avait toujours à l'esprit le texte de l'Ecriture : « Tout royaume divisé sera détruit, et il n'en restera pas pierre sur pierre. »

Néanmoins, même avec cette perspective et les ressources qu'il sentait en lui-même, la conquête de la Nouvelle-Espagne était encore une entreprise que le succès seul pouvait justifier.

Avant de fomenter la division chez les autres,

il lui fallait d'abord la bannir de ses troupes. Cortez avait un petit nombre d'amis dévoués qui le comprenaient et s'abandonnaient à son génie. Le reste ne se rendait pas compte de ses espérances. Sans doute ils n'avaient pas une vue aussi nette que lui de la multitude et de la grandeur des obstacles ; ils en voyaient néanmoins assez pour être épouvantés.

La petite armée ne demandait pas mieux que de guerroyer sur les côtes et d'y faire du butin tant qu'elle sentait la flotte derrière elle. Mais dès qu'il fut question de s'en éloigner pour s'enfoncer dans les terres, les têtes s'échauffèrent. En vain, pour les occuper, le général avait envoyé deux vaisseaux, sous les ordres de Montijo, chercher un nouveau mouillage. Les esprits étaient, à leur retour, dans la même agitation. La fierté de Teutilé et l'obstination de Cortez venaient encore de l'augmenter, grâce surtout aux déclamations des partisans de Valasquiez.

Enhardis par les circonstances, ils ne se cachaient plus pour demander le retour à Cuba. L'événement du lendemain ne fut pas de nature à diminuer la terreur des uns ni l'insolence des autres.

Au lever du soleil, on s'aperçut que les Indiens qui peuplaient les baraques voisines avaient disparu. Il ne se montrait pas un seul homme dans toute la campagne; et ceux des villages du continent, qui venaient d'ordinaire apporter des vivres, ne parurent pas.

Alors ce ne fut qu'un cri dans toute l'armée pour demander le départ. Dans cette extrémité, Cortez emploie tous ses amis pour connaître au juste la disposition des soldats : il apprend qu'il lui reste un noyau fidèle. Sur cette assurance, il permet aux mécontents d'exposer leurs raisons. D'Ordaz prend la parole au nom de tous. Avec cet air calme qui lui était particulier, le général répond : « Que l'éloignement fait paraître les

obstacles plus grands qu'ils ne le sont, et que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent quand on y porte la main ; mais que si les soldats avaient aussi peu de courage et de confiance qu'on le disait, il fallait en effet retourner à Cuba. » Quelques heures après, il fit publier dans le camp que tout le monde se tînt prêt à s'embarquer le lendemain dès l'aurore.

Sans garantir la fidélité du discours que Solis met dans sa bouche, il est certain que Cortez sut piquer au vif l'honneur du soldat. Ses amis et ses partisans achevèrent d'irriter les passions par la vive peinture des richesses que leur manque de cœur laisserait à de plus hardis, tandis que les aumôniers faisaient parler les âmes dont ils auraient pu favoriser le salut et qui se perdraient par leur faute. Il n'en fallait pas tant pour ranimer l'ardeur de tous. Les amis de Cortez proposent de lui porter les réclamations de l'armée dans la nuit même. Cortez

se fait prier d'abord, et finit par consentir à poursuivre la conquête, en laissant toutefois un vaisseau pouvu de vivres à la disposition de ceux « qui ne se sentiraient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. »

Cortez avait le désir de fonder une ville sur l'emplacement trouvé par François de Montijo. Il résolut d'en faire élire les magistrats dans le camp même. Les luttes des communes avaient habitué les esprits à ces procédés démocratiques. Un conseil souverain fut formé : Puerto Carrero et Montijo furent désignés par les suffrages de leurs compagnons pour être les chefs suprêmes. On nomma de cette façon les conseillers, un lieutenant criminel et tous les fonctionnaires. Dans la première séance du conseil, la ville future reçut le nom de Vera-Crux (la Vraie Croix); c'était le vendredi-saint que les Espagnols avaient débarqué sur cette côte, et ils voulaient par là éterniser ce souvenir.

Le général marquait le plus grand respect aux nouveaux magistrats. Ils représentaient à ses yeux l'Espagne et la loi ; et, comme il avait ses raisons pour que tout le monde pensât de même, il montrait l'exemple et n'omettait rien de ce qui pouvait rendre leur autorité sacrée.

Un jour il se présenta devant le conseil, et déclara que pour cette conquête, il leur fallait un chef dont les pouvoirs fussent incontestés. Ils ne manquaient pas de capitaines dignes de commander : pour lui, il obéirait jusqu'à la mort à celui qu'ils éliraient. En disant ces paroles, il baisa son bâton de général et remit son brevet à l'alcade qui présidait. La démission fut acceptée, et il fut réélu sur l'heure par acclamation. On donna lecture de la séance au peuple assemblé. Les soldats, accablés de la démission de leur général, ne surent comment exprimer leur joie quand ils entendirent qu'il avait éte réélu. Les applaudissements et

les cris se confondaient : c'était un enthousiasme universel.

Depuis ce temps, Cortez donna ses ordres avec plus d'assurance et d'autorité. D'Ordas et Juan Valasquiez ayant voulu ramener l'insubordination dans l'armée, il les fit mettre aux fers, et leur procès fut commencé : on tremblait pour leur vie. Ce coup de vigueur ayant raffermi la discipline, il finit par intervenir auprès des juges et rendre aux accusés la liberté : il s'en fit ainsi de fidèles amis.

VI

Laissant la flotte longer la côte, on voulait se rendre par terre au lieu désigné. Cent hommes allèrent à la recherche des vivres frais. Partout les maisons étaient vides. De l'autre côté de la rivière de Zempoal régnait la même solitude ; à peine trouvait-on dans les bourgs déserts quelques idoles, et à leurs pieds les malheureux débris des victimes humaines.

Enfin l'on aperçut, à l'extrémité d'une belle prairie, douze Indiens. Ils étaient chargés de poulets et de maïs. Le cacique de Zempoal, qui les avait envoyés, aimait les braves, et serait venu

lui-même à la rencontre des Espagnols, sans un excès d'embonpoint qui l'empêchait de marcher. Le lendemain Cortez fit partir en avant quelques soldats. Le bourg, situé entre deux jolis ruisseaux, leur parut grand et peuplé. Les maisons étaient de pierre et crépies « d'une manière de chaux, » si blanche et si luisante, que l'un des soldats revint en criant que les maisons étaient d'argent. L'hilarité de l'armée, déjà provoquée par ce naïf rapport, faillit éclater à la vue du joyeux silène que les Indiens vénéraient comme leur dieu. Cortez maintint de son mieux la gravité de ses soldats et la sienne, et sonda le cacique sur ses dispositions à l'égard de Montézuma. Changeant aussitôt de couleur, le cacique promena ses yeux autour de lui, comme s'il eût craint que les arbres mêmes n'eussent des oreilles, et se plaignit que Montézuma se faisait rendre un culte par ses vasseaux et voulait qu'on révérât ses injustices comme des arrêts du ciel. Cortez ne manqua pas

de lui dire qu'on n'avait rien à craindre avec l'amitié des Espagnols et qu'il pouvait en assurer tous les caciques de sa connaissance.

Le nouvel allié partit aussitôt pour Quiabistan, dont le cacique fut à son tour entraîné. L'armée se rendit dans cette nouvelle bourgage, et dès la première entrevue, les deux chefs n'entretinrent Cortez que de la tyrannie de Montézuma. Tout à coup trois Indiens viennent leur parler à l'oreille : aussitôt ils se lèvent éperdus et partent sans dire mot.

Six commissaires envoyés par l'empereur pour lever les tributs s'avançaient de ce côté. Ils étaient richement parés de plumes et de joyaux d'or ; leurs épaules étaient couvertes de manteaux délicats, et six de leurs nombreux serviteurs, agitant au-dessus de leurs têtes de brillants et légers parasols, leur donnaient à la fois l'air et l'ombre. Ils passèrent fièrement devant les Espagnols avec des marques de mépris et de colère.

Cortez apprit peu de temps après par Marina qu'ils avaient cité les caciques à leur tribunal et qu'ils les obligeaient à fournir, en sus du tribut ordinaire, vingt de leur sujets pour être immolés dans le grand temple de Mexico.

Aussitôt le général ordonne aux caciques d'arrêter les commissaires. Ils finirent par obéir et leur mettre au cou de pénibles entraves. Dire la joie des Indiens à ce spectacle est impossible. Comme les vingt victimes n'avaient pas encore été choisies, la terrible sentence menaçait toutes les têtes. Aussi n'y eut-il qu'une voix pour demander que les commissaires fussent immolés à leur tour aux dieux de la tribu. Les Espagnols, qui abolissaient partout sur leur passage les sacrifices humains, s'y opposèrent.

Pendant la nuit, Cortez se fit amener adroitement deux des prisonniers : « Allez, leur dit-il, vous êtes libres. Je favoriserai votre fuite. Je délivrerai aussi vos compagnons et ramènerai les

deux peuples à leur devoir. Dites à votre maître que je veux le forcer par ma conduite à me recevoir avec confiance dans sa capitale. »

Les caciques attribuaient la délivrance des captifs à la négligence des Indiens. Cortez n'a pas de peine à leur persuader de confier le reste des prisonniers à la garde. Il les fait conduire à ses vaisseaux sous bonne escorte. Une fois arrivés, ils sont débarrassés de leurs entraves et parfaitement traités.

Sans rien soupçonner de cette politique, les deux chefs se hâtent de faire part à leurs voisins de leurs espérances et de la douceur des Espagnols : c'étaient les dieux annoncés qui venaient, la foudre à la main, venger les opprimés. En peu de jours, on voit à Quiabistan plus de trente caciques. Plusieurs parlaient d'une nouvelle langue et portaient un autre costume. C'étaient des montagnards endurcis à la fatigue et qui promettaient de bons soldats : ils s'appelaient Otomies. Cortez

leur fit prêter serment à son souverain. Le greffier du conseil en dressa un acte authentique. Le conquérant renouvela les mêmes formalités partout où il passa. « Votre Majesté, écrivait-il à Charles-Quint, peut porter le nom d'empereur de ces immenses contrées à aussi juste titre que celui d'empereur d'Allemagne. »

Les caciques se retirèrent, décidés à prendre les armes au premier signe de l'Homme-blanc.

Enfin, le jeune commandant des troupes du roi de Testuco n'oublait pas que Montézuma avait exclu ses frères et lui-même du trône paternel. Ses envoyés vinrent apprendre à Cortez qu'il avait des amis au cœur même de l'empire.

VII

Il était temps de bâtir Vera-Cruz et de donner un corps à cette ville factice qui suivait l'armée depuis St-Jean-d'Ulloa. Non loin de Quiabistan s'étendait la plaine fertile et cultivée qu'on avait choisie. Il s'y trouvait une anse que les pilotes de Montijo avaient jugée favorable. Cette anse est à plus de dix lieues des plages d'un sable nu, séjour habituel des scorpions et de la fièvre jaune, où la cité moderne est venue chercher, pour son commerce, l'abri des canons de Saint-Jean-d'Ulloa.

On commença par l'église ; chefs et soldats se mirent à l'œuvre ; les Indiens s'offrirent d'eux-mêmes à aider les Espagnols, et ne montrèrent ni moins d'activité ni moins d'adresse.

Cortez reçut alors une nouvelle ambassade de Montézuma, plus brillante encore que les premières. L'empereur le remerciait de sa générosité et le priait de quitter le pays des rebelles pour laisser le champ libre à sa juste vengeance. Quant à son dessein de se rendre à Mexico ; c'est avec peine qu'il le verrait s'exposer, pour lui faire visite, à des fatigues, des périls sans nombre. Les envoyés s'étendirent longuement snr ce sujet, dans l'espoir d'effrayer l'Homme-blanc. — Quand ils eurent fini, Cortez commença par leur rendre les quatre commissaires qui étaient restés en sûreté dans ses vaisseaux. Ensuite il se porta garant des bonnes intentions des caciques et de la soumission des tribus, demandant l'oubli du passé comme une faveur personnelle. Il finit par déclarer que les

périls ne faisaient qu'attirer les Espagnols , et qu'ils les braveraient tous avec ardeur pour aller saluer le grand Montézuma.

Ces ambassades multipliées, ces présents, ces détours étaient des marques de crainte dont s'applaudissait Cortez, quand il vit arriver à Vera-Cruz un petit vaisseau, venant de Cuba, et portant dix soldats et deux chevaux. Ces hommes étaient partis d'eux-mêmes pour le chercher et s'attacher à sa fortune. Ils apportaient avec eux la nouvelle que l'empereur avait nommé Vélasquez adelantado.

Pensant bien que son enemi profiterait de cet accroissement d'autorité pour le perdre, il prit le parti d'écrire à Charles-Quint. — La ville de Vera-Cruz joignit à sa lettre une humble supplique : elle y conjurait l'empereur de nommer Cortez chef suprême et indépendant de l'expédition, comme étant le seul homme capable de la bien finir et de sauver l'armée.

Le meilleur vaisseau fut équipé à la hâte, et l'on désigna les deux alcades pour porter les dépêches à la cour. L'or et les joyaux qu'on avait reçus jusqu'ici de Montézuma ou des caciques devaient être offerts à l'empereur : tous les officiers et soldats mêmes cédèrent chacun leurs parts. Enfin, quelques Indiens demandèrent à traverser les mers où l'Homme-très-sage avait disparu, et à visiter les mystérieuses contrées du levant.

Avant l'embarquement, le général prit à part ses deux amis et leur remit avec émotion quelques pièces qu'il avait réservées pour ses parents, qui seraient bien heureux de recevoir des nouvelles de leur fils après quinze ans d'incertitudes, et d'entrevoir, avant de mourir, la richesse et la gloire qui l'attendaient.

Pendant ces préparatifs, quelques soldats, enhardis par la fortune de Vélasquez, et qui peut-être aussi n'avaient cédé qu'à regret à l'entraîne-

ment général en donnant leur butin, s'entendirent avec les matelots d'un autre vaisseau pour l'approvisionner de vivres et lever l'ancre avant le premier. Leur dessein était d'avertir Vélasquez à temps pour qu'il croisât sur le passage des envoyés et prît leur navire avec les dépêches et les trésors qu'il portait. Déjà la nuit du départ était arrivée, et les conjurés allaient s'embarquer, quand l'un d'eux, ne pouvant résister aux remords, se détacha de leur troupe et courut avertir le général. Ils furent saisis dans leur vaisseau même. Deux soldats regardés comme les principaux auteurs du complot furent passés par les armes, et le matelot qui conduisait le navire eut le pied coupé. On admit pour excuser les autres, que leur bonne foi avait été surprise.

Cortez sentait qu'il lui fallait hâter ses succès pour rendre inutiles et tardifs les efforts de Vélasquez. Grâce à sa persistance, à son courage, à son habileté, tout était prêt ; la discorde lui ouvrait la

Nouvelle-Espagne. Et c'est à ce moment que ses soldats se divisaient à leur tour et voulaient reculer. En présence de cette conquête qu'il avait crue faite et qui lui glissait des mains, sa volonté se raidit, et il résolut de couper court à toutes les intrigues par un de ces hardis conseils qui étonnent les générations. Après avoir pris toutes ses mesures et gagné les matelots, il fit échouer sa flotte et la fit mettre en pièces, se plaçant ainsi lui-même et les siens dans l'absolue nécessité de vaincre ou de périr.

Plusieurs écrivains supposent qu'il brûla ses navires. Je ne veux pas placer la fidélité de l'histoire dans de minces détails; mais ici la différence est importante, et compromet l'une des qualités des plus inattendues de ce caractère si décidé, si ardent : la prévoyance minutieuse dans la passion. Content d'ôter aux siens la possibilité, l'idée même d'un départ improvisé, soit par un complot, soit après une défaite, il fit

mettre soigneusement de côté les voilures, les cordages, les meilleures pièces et les ferrures. Nous les retrouverons sur le lac de Mexico.

VIII

« L'armée traversa, dit Prescott, les vastes et magnifiques plaines de la région brûlante, alors couvertes de nobles forêts en partie détruites aujourd'hui. Le grand cotonnier que les siècles avaient formé, y croisait auprès du léger bananier, enfant d'une saison : tous deux attestaient la prodigieuse fécondité du sol. D'innombrables plantes grimpantes s'étaient accrochées aux branches des arbres gigantesques et balançaient dans l'air leurs festons de fleurs odorantes ; mais les sens des Espagnols n'étaient point accessibles aux délicieuses influences de la nature. »

Il faut dire aussi que ces soldats avaient à lutter contre la fatigue et la soif ; qu'il leur fallait errer, dans ces forêts étouffantes, à la merci de guides qui pourraient les trahir; qu'ils heurtaient çà et là du pied des scorpions dont la piqûre donne des convulsions et fait écumer la bouche, des vipères à tête noires et à la robe rayée, des *eslaboncillos* qui meurent de dépit quand ils ont manqué leurs victimes, et mille autres sujets de distraction que l'historien n'a pas dans son cabinet. L'intrépide Cortez lui-même avoue, dans une de ses lettres, qu'il ne put affronter, sans un involontaire effroi, les profondeurs et les mystères de ces contrées étranges, où la natures et les hommes offraient les oppositions les plus inattendues, la neige sous les tropiques, et la civilisation près de la pierre des sacrifices.

Rien de plus intéressant, dans les lettres de Cortez, que le détail des bourgs qu'il traversa,

des fatigues qu'il essuya, des dangers qu'il courut. Après avoir vaincu la république de Tlascala, que les armes de l'empereur n'avaient pu soumettre, et avoir fait de son chef et de ses citoyens ses plus fidèles alliés, il reçut encore une ambassade de Montézuma. Le monarque priait Cortez de fixer le tribut qu'il devait payer à son souverain, pourvu qu'il n'entrât point sur ses terres! Sans se garder de Marina qui les écoutait, les ambassadeurs et les Tlascalans se renvoyèrent des accusations réciproques qui mettaient à nu les déchirements de l'empire. Cortez dissimulait avec tous : Je témoignais toujours plus de confiance, dit-il, au parti qui me parlait le dernier.

Cependant une armée de cinquante mille Mexicains était campée à une lieue et demie de la ville sainte de Cholula. Les habitants avaient barricadé leur rues, entassé des pierres sur les toits, et creusé de chausses-trappes sur le passage

des chevaux. Quand tout fut préparé, les ambassadeurs cherchèrent à persuader à Cortez de se rendre à cette ville, qui n'était qu'à six lieues, pour être plus à portée, disaient-ils, de négocier avec l'empereur. Il promit d'y aller et leur fixa même le jour de sa visite.

Gardé par l'affection de Mariana, il déconcerte ses ennemis par une brusque attaque. C'est votre empereur qui a tout fait, dit-il ensuite aux ambassadeurs. Ils protestent de la bonne foi constante du monarque, et supplient Cortez de leur laisser, avant de lui déclarer la guerre, le temps de le voir. Sa résidence n'étant qu'à vingt lieues, ils ne tarderaient pas à rapporter sa justification.

Montézuma répondit par de riches présents à de faibles raisons. Voyant que l'homme blanc voulait à tout prix entrer dans Mexico, il lui envoya des guides nombreux qui devaient l'amener dans une embuscade. Le chemin qu'on lui

fit prendre était en effet plein de gorges, de défilés, de ponts et de mauvais pas.

Ils étaient à huit lieues de Cholula. Devant eux s'ouvraient deux chaînes de montagnes dont les gigantesques sommets étaient couverts de neige. L'un s'appelait la Femme blanche; et son époux terrible, pour parler comme les Indiens, s'appelait le Mont-Fumant ou la Hauteur-de-Feu. C'était un volcan d'où il sortait plusieurs fois, le jour et la nuit, d'énormes flammes et des colonnes d'une fumée noire au-dessus de la région des vents; lors même que la tempête échevelait les grands arbres, elles s'élevaient dans les airs avec force et majesté. Les Indiens ne pouvaient regarder sans terreur les lèvres rougies du volcan, son cou de neige et sa robe de rochers nus et de pins sombres : dans son sein habitaient les grands coupables, et c'étaient eux qu'on entendait hurler dans les profondeurs de la montagne ébranlée. On se rappelle ici l'Etna de

Pindare pesant sur la poitrine de Typhée « et d'où, la nuit, des rocs vomis par de rouges spirales de flammes roulaient dans la mer avec fracas.

Dix Espagnols essayèrent en vain d'approcher du cratère. En rejoignant l'armée, ils apperçurent un grand sentier battu : « C'est le bon chemin, leur dirent les Tlascalans qui les accompagnaient. Celui que nous suivons est mauvais : avancez jusqu'à ces hauteurs, et vous verrez les lacs et la ville de la guerre ! »

C'était un beau spectacle. A l'horizon, les grands lacs bordés de plus de cinquante villes, et au milieu d'eux la Venise indienne avec ses temples et la fumée des bûchers sacrés. Au-dessus de tous les monuments, le Mont-des-Cigales, son palais et ses cyprès gigantesques. C'était la résidence des rois, là était Montézuma ! Le soleil, qui descendait à gauche, jetait des flots de lumière sur la nappe des eaux et sur les villes, ainsi

que sur les champs de maïs, les jardins et les forêts de chênes, de sycomores et de cèdres qui formaient le premier plan de ce magnifique tableau.

« Aujourd'hui, dit l'éloquent Prescott, ces lieux ont bien changé; ces majestueuses forêts sont tombées; la terre, sans abri contre le soleil des tropiques, devient aride et stérile; les eaux se sont retirées, laissant autour d'elles une large plage incrustée de sel; les villes et les hameaux qui animaient leurs bords sont en ruines : partout la désolation a frappé le riant paysage, et pourtant le voyageur ne peut encore le contempler sans ravissement et sans transport.

Quand l'armée le vit à son tour, le premier sentiment des soldats en face de ces puissantes villes et de cette population ramassée fut l'accablement et l'effroi. Cortez s'en aperçut aussitôt, et, du haut de ces Alpes nouvelles, fit briller à leurs yeux la richesse et la gloire. Ecoutons-le

faire lui-même à Charles-Quint le récit de son entrée dans Mexico. Le lecteur, dans cette citation comme dans celles qui suivront, remarquera sans doute avec quelle simplicité Cortez parle de si grandes choses. Rien n'étonne les grands hommes, parce qu'ils sont à la hauteur de tout.

« Après une demie-lieue de marche, je gagnai une chaussée qui traverse pendant deux lieues le lac au milieu duquel est bâtie Mexico. Cette chaussée peut contenir huit chevaux de front : elle est parfaitement bien faite et bordée de trois villes.

» Une demi-lieue avant d'entrer à Mexico, on trouve un double mur, en forme de boulevard, garni d'un parapet crénelé qui forme une double enceinte à la ville et va joindre de l'autre côté une chaussée qui aboutit à la terre ferme ; cette double enceinte n'a que deux portes qui débouchent sur les deux chaussées en question.

» Plus de mille personnes distinguées de cette

ville, uniformément vêtues, vinrent au-devant de moi jusqu'à cette double enceinte; à mesure qu'elles approchaient pour me parler, elles remplissaient une cérémonie fort usitée au Mexique, de mettre la main à terre pour la baiser. J'attendis plus d'une heure pour donner à chaque particulier le temps d'achever la cérémonie.

» En entrant dans la ville, il y a, entre l'extrémité de la chaussée et la porte, un pont de bois de dix pieds de large, afin de laisser circuler librement les eaux autour de la forteresse. Ce pont, composé de lambourdes et de poutres, s'enlève à volonté : la ville en renferme un grand nombre de pareils.

» Montézuma, accompagné de deux cents seigneurs déchaussés et habillés d'une espèce de livrée très-riche, vint me recevoir en-deça du pont. Cette suite, rangés sur deux files, marchait le plus près possible des maisons, dans une rue longue de trois quarts de lieue, très-

droite, très-bien percée, ornée de temples, de grandes et belles maisons. Montézuma, accompagné de son frère et d'un autre seigneur qu'il m'avait envoyé, marchait au milieu de la rue; tous trois étaient vêtus de même façon; mais Montézuma seul était chaussé; ces deux seigneurs le soutenaient par-dessous le bras.

» Quand je vis qu'il s'approchait, je mis pied à terre et j'allai pour l'embrasser; les deux seigneurs qui l'accompagnaient m'arrêtèrent et m'empêchèrent de le toucher.

» Ils firent, ainsi que Montézuma, la cérémonie de mettre le pouce à terre.

» Lorsque j'abordai Montuzéma, je m'ôtai un collier de perles que je lui attachai au cou.

» Quelque temps après, un de ses serviteurs m'apporta, enveloppés dans un drap, deux colliers de coquilles de limaçons de la couleur qu'ils estiment davantage. Il pendait de chaque collier huit breloques d'or longues d'environ un demi-

pied et très-bien travaillées. Montézuma vint me les passer au cou, et reprit sa marche jusqu'à une très-grande et belle maison qu'il avait fait préparer pour nous loger. Alors, me prenant la main, il me conduisit dans une grande salle en face de la cour par où nous étions entrés. Il m'y fit asseoir sur un tapis très riche qu'il avait fait faire pour lui ; il me pria de l'y attendre et sortit.

» A peine avais-je fait loger tous les gens de ma suite, qu'il revint avec différents joyaux d'or et d'argent, des panaches, cinq ou six mille pièces de coton travaillées richement de diverses manières. Après m'avoir fait remettre ces présents, il s'assit sur un tapis qu'il étendit à côté du mien, et me parla ainsi :

« Suivant le point de l'Orient dont vous venez,
» nous croyons que votre roi est notre roi naturel.
» Vous êtes donc ici dans votre pays et chez vous :
» oubliez dans les plaisirs les fatigues du voyage
» et de la guerre.

» Les Indiens de Zempoal et du Tlascala vous
» ont prévenu contre moi : n'en croyez que vos
» yeux.

» On vous a dit que les murailles de mon
» palais étaient d'or ; vous voyez qu'elles sont
» de pierre, de chaux et de sable.

» Vous voyez aussi, ajouta-t-il en me montrant
» son corps, que je suis moi-même de chair et
» d'os comme vous. Je suis comme tout le monde,
» mortel et palpable.

» Je répondis de mon mieux à toutes les honnêtetés de Montézuma ; j'ajoutai tout ce qui me parut le plus convenable aux circonstances, et je finis en lui disant que c'était de Votre Majesté qu'il devait tout attendre. »

IX

« Il faudrait plus de talent et plus de temps que je n'en ai, continue Cortez et cette fois avec admiration, pour rendre un compte bien exact de l'étendue de Mexico, des choses singulières qu'on y rencontre, de la police qu'on y exerce, des mœurs et des usages de ses habitants. Nous voyons tous les jours des choses si surprenantes qu'à peine pouvons-nous en croire nos propres yeux. Il ne serait donc pas bien étonnant que je n'obtinsse pas une grande créance dans les pays éloignés, quoiqu'il soit de mon devoir de dire

à mon prince et à mon maître la vérité sans altération.

» La province du Mexique est composée d'un vallon de quatre-vingt-dix lieues environ de circonférence ; elle est entourée de montagnes élevées et escarpées ; le vallon est presque entièrement occupé par deux lacs ou marais : le plus grand d'eau salée, et le plus petit d'eau douce. Mexico est située dans le lac salé. De tel côté qu'on veuille y aborder de la terre ferme, il y a au moins deux lieues d'eau à traverser sur quatre chaussées d'environ vingt pieds de large. La ville est aussi grande que Séville et Cordoue ; les rues principales en sont très-larges et très-droites.

» Quelques-unes de ces rues et la plupart des autres sont moitié en terre et moitié en canaux qui se communiquent tous les uns aux autres, sous des ponts où on peut faire passer dix chevaux de front et qui sont composés de solives larges, fortes et bien travaillées. Dès que j'eus remarqué

la situation de cette ville et la facilité qu'elle donnait pour nous trahir ou pour nous faire mourir de faim sans qu'il nous fût possible de rejoindre la terre ferme, je fis construire quatre brigantins sur chacun desquels je pouvais transporter trois cents hommes et des chevaux à volonté.

» Mexico contient plusieurs grandes places qui servent de marchés. Il y en a une, entre autres, plus grande que la ville de Salamanque, entourée de portiques où plus de soixante mille âmes achètent et vendent continuellement toutes espèces de marchandises, des comestibles, des vêtements, des bijoux d'or et d'argent, de plomb, de laiton, de cuivre, d'étain, de pierres, de coquillages, de plumes, etc. On y vend des pierres brutes et taillées, des bois bruts ou équarris, des briques, des mottes de terre, etc.

» On y trouve une maison de chasse, où l'on vend toutes sortes de gibier et d'oiseaux, comme des poules, des perdrix, des cailles, des canards

sauvages, des gobe-mouches, des poules d'eau, des tourterelles, des pigeons, des petits oiseaux, des perroquets, des aigles, des faisans, des éperviers, des lièvres, des lapins, des cerfs, des petits chiens qui sont bons à manger.

» Il y a, dans Mexico, une rue d'herboristes où l'on vend de toutes sortes de plantes et herbes médicinales connues ; il y a des apothicaires chez qui l'on vend des onguents, des emplâtres et des médecines toutes prêtes à prendre; il y a des barbiers chez lesquels on rase la barbe et les cheveux; il y a des traiteurs où l'on trouve à boire et à manger; il y a des porte-faix; du bois, du charbon, de la terre glaise à vendre; toutes sortes de nattes pour des lits, pour des chaises, pour des tapis. On y trouve toutes espèces de légumes et de fruits, comme oignons, poreaux, ails, cresson, bourrache, oseille, etc. Il y a des cerises, des prunes, absolument semblables à celles d'Espagne. On y vend de la cire, du miel, du

raisinet et une espèce de vin fait avec des plantes à sucre.

» On y vend en écheveaux du coton filé de toutes couleurs dans un endroit semblable à celui dans lequel on vend la soie à coudre à Grenade ; on y vend des couleurs pour les peintres, aussi bien broyées et d'aussi belles nuances qu'en Espagne. On y vend des peaux de cerf de toutes couleurs avec poil et sans poil ; des faïences et de la poterie de toutes formes, vernissées ou peintes. On y vend du blé de Turquie, en grain ou en pain, qui, pour le goût, l'emporte sur tous les grains des autres îles et de la terre ferme. On y trouve des pâtés de poissons et d'oiseaux ou mélangés des deux espèces ; des poissons frais ou salés, cuits ou crus, des œufs de tous les oiseaux possibles, ou des omelettes toutes faites.

» Il serait difficile de décrire tout ce qui concerne le luxe, la magnificence, le faste et la représentation de Montézuma. Il possédait, comme

je l'ai déjà dit, en or, en argent, en pierres précieuses ou en plumes, la représentation naturelle de tout ce qui existe dans le monde.

« Son domaine était, d'après tous les renseignements que j'ai pris, aussi considérable que l'Espagne, et commandait à plus de deux cents lieues à la ronde, à l'exception de quelques provinces avec lesquelles il était en guerre. Tous les principaux caciques étaient aux ordres de Montézuma; et leurs fils aînés, dévoués à son service, lui répondaient de leur fidélité. D'ailleurs, il possédait des forteresses dans tous les départements, qui étaient gardées par ses troupes et commandées par ses gouverneurs; il avait des receveurs particuliers dans chaque province; il connaissait parfaitement l'état de ses finances, qu'il avait tracé en caractères et en figures distinctives et intelligibles. Chaque province devait encore à Montézuma un tribut de service, qu'elle lui rendait avec d'autant plus d'exactitude qu'aucun

prince de la terre n'était ni mieux respecté ni mieux obéi.

» Montézuma possédait à Mexico, tant au dehors qu'au dedans de la ville, beaucoup de maisons de plaisance, qui toutes avaient des particularités et des propriétés pour un certain genre de divertissements.

» Ces maisons étaient bâties avec toute la solidité, la grandeur et la magnificence d'un souverain aussi riche, et telles qu'il y en a peu en Espagne.

» Il y en avait une, entre autres, un peu moins brillante que les autres, mais qui était décorée d'un superbe jardin et surmontée par un belvédère du jaspe le mieux travaillé.

» Cette maison pouvait aisément loger deux grands princes avec toute leur suite. Il y avait dix pièces d'eau douce ou d'eau salée, dont on changeait l'eau à volonté par des écluses, lesquelles étaient destinées à nourrir des oiseaux

aquatiques de toutes les espèces, selon leur manière de vivre en liberté; trois cents hommes étaient entièrement occupés à prendre soin de ces oiseaux et à élever les petits.

» Chaque réservoir ou pièce d'eau avait un corridor qui conduisait à un belvédère où Montézuma venait s'amuser.

» Il y avait, dans la même maison, un quartier séparé qui contenait des hommes, des femmes et des enfants nés blancs absolument du corps, du visage, des cheveux, des cils et des sourcils.

» Dans une autre très-belle maison, il y avait une grande cour, pavée comme nos églises, dans laquelle il y avait quantité de cases de neuf pieds de profondeur et de six pieds d'élévation, destinées chacune à renfermer des oiseaux de proie de chaque espèce, qu'on nourrissait avec des poules, et qui étaient logés de manière qu'ils pouvaient à volonté aller au soleil

et à l'air, ou se mettre à l'abri de la pluie. Cette espèce de ménagerie était encore composée de salles basses, remplies de grandes cages en bois destinées à renfermer des lions, des tigres, des léopards, des chats, des fouines de toutes espèces, qu'on faisait vivre également de poules à discrétion.

» Montézuma renfermait encore, dans une autre maison, des monstres humains de toutes espèces : des nains, des bossus, des gens contrefaits; chaque difformité y avait son quartier séparé.

» Montézuma avait à sa cour, tous les matins, plus de six cents caciques ou seigneurs, dont la suite remplissait plusieurs cours et même la grande rue qui aboutissait au palais.

» En servant à dîner au prince, on en servait également à toute la cour; chaque valet de la suite avait aussi sa ration. Il y avait des offices ouverts pour tous ceux qui voulaient boire ou manger.

» On servait à Montézuma jusqu'à quatre cents plats différents à chaque repas; on mettait à contribution toutes les productions de la terre et des eaux pour le servir avec une profusion sans égale. Comme le pays est froid, chaque plat ou casserole avait son réchaud particulier. On rangeait tous les plats à la fois dans une grande salle tapissée et magnifiquement meublée, dans laquelle Montézuma mangeait. Il se plaçait à une extrémité de la salle dans un petit fauteuil de cuir parfaitement travaillé; il était servi par un seul gentilhomme qui, debout, lui avançait les mets qu'il désirait, et demandait aux autres officiers de la bouche tout ce qui était nécessaire au service.

» Montézuma faisait servir de tout ce qu'il mangeait à cinq ou six vieux seigneurs qui étaient à table dans une autre extrémité de la salle. Avant et après le repas, on lui donnait à laver les mains; et la serviette dont il s'était servi

une fois ne reparaissait jamais une seconde, non plus que les plats et les casseroles, les écuelles et les réchauds. Il changeait tous les jours quatre fois d'habits et ne remettait jamais les mêmes. Tous les seigneurs qui venaient lui faire la cour n'entraient chez lui que déchaussés; et quand ceux qu'il envoyait chercher se présentaient devant lui, il baissaient le corps et les yeux, ils levaient la tête et lui parlaient sans le regarder en face, par égard et par respect.

» Montézuma sortait rarement; mais quand cela lui arrivait, tous ceux qui l'accompagnaient ou qui le rencontraient dans les rues lui tournaient le dos sans jamais le regarder; ceux qui ne voulaient point marcher devant lui se prosternaient jusqu'à ce qu'il fût passé. Il était toujours précédé et annoncé par un cacique qui portait trois longues baguettes fort minces.

Les usages et les cérémonies employés au service de ce prince sont si multipliés qu'il faudrait bien de la mémoire pour n'en pas omettre; il faut même plus de temps que j'en ai pour écrire dans le plus grand détail ce dont je me souviens, puisqu'il est de fait qu'aucun prince de la terre ne portait aussi loin que Montézuma le luxe et le faste.

» Je restai à Mexico tout le temps nécessaire pour pourvoir à tout ce qui pouvait convenir au service du roi mon maître, pour pacifier différentes provinces, pour lui soumettre des villes et des forteresses considérables, pour découvrir les mines, pour connaître à fond le pays. Montézuma et les principaux habitants m'aidaient avec plaisir dans mes découvertes, comme si de tout temps ils avaient été soumis aux ordres de Votre Majesté.

» Il y a, dans la grande place, une espèce de maison ou juridiction consulaire, où conti-

nuellement douze juges préposés prononcent sur tous les différents qui peuvent survenir dans ces marchés, et punissent sur-le-champ les délinquants; il y a encore des commissaires destinés à examiner les mesures et à briser celles qui seraient fausses.

» Tout y est dans le plus grand ordre. Chaque espèce de marchandise se vend dans une rue particulière, par compte ou par mesure, jamais au poids.

» Il y a des espèces de barrières à Mexico, où des commis préposés perçoivent des droits sur tout ce qui y entre. L'eau douce y parvient par deux tuyaux de deux pieds de circonférence chacun, et qui sont placés le long de l'une des chaussées par lesquelles on aborde en cette ville. Cette eau se distribue le long des rues dans différents canots, pour être ensuite vendue au public.

» Mexico est orné d'une quantité infinie de

gsandes et belle maisons, parce que tous les principaux seigneurs et caciques de l'empire y demeurent une partie de l'année, que tous les citoyens et négociants riches y sont très bien logés et y possèdent presque tous de jolis parterres de fleurs de toute espèce. Le peuple y est plus élégamment habillé que dans tout le reste de l'empire, parce que le séjour de Montézuma et des grands seigneurs y a introduit des modes et des usages particuliers et plus recherchés. Les mœurs en général y ont un très-grand rapport avec les mœurs d'Espagne ; et comme on y remarque à peu près le même ordre et le même ensemble, on est frappé continuellement de la police étonnante d'une nation barbare, séparée de toutes les nations policée et si éloignée de la connaissance du vra Dieu. »

Nous finirons ici cette curieuse description, tracée de la main même du conquérant, pour

reprendre le fil interrompu des événements.

Cortez, ayant appris que les habitants d'Almeria avaient tué deux Espagnols et en avaient gravement blessé deux autres, fit brûler la ville et chasser les Indiens.

Quel était l'instigateur de ces violences? Tous les prisonniers accusèrent Montézuma.

Aussitôt ce magnifique et puissant souverain, habitué même aux honneurs divins, fut attiré par le général espagnol et retenu prisonnier dans le palais qu'il en avait reçu. Les seigneurs qui l'entouraient, quand les soldats de Cortez vinrent le chercher au milieu de sa cour, épiaient ses regards, n'attendant que le plus imperceptible signe pour se jeter sur eux et mourir en combattant : ce signe ne fut pas fait. Les Indiens, accourus sur la place quand le cortége y passa, avaient les larmes dans les yeux et menaçaient d'appeler la ville aux armes : Montézuma les contint. On vit alors le spectacle

d'un souverain captif, au milieu de ses sujets, dans sa propre capitale, et gouvernant un immense empire sous le canon d'arquebuses étrangères.

X

Cependant les deux alcades de la Vera-Cruz ne revenaient pas d'Espagne. Cédant aux instances du pilote même et entraînés par le désir de revoir leurs plantations et leurs amis, ils avaient passé par Cuba, malgré la défense de leur général. Devancés à la cour par les intrigues de Velasquez, il leur fallait réparer leur faute à force de persistance, de dévouement et de zèle. Elle pouvait être encore plus fatale à Cortez : grâce à son audace, c'est à cette faute qu'il dut le salut de son armée et la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Pamphile Narvaez, envoyé par l'adelantado de Cuba, venait de débarquer plusieurs pièces de canon, quatre-vingts cavaliers et huit cents fantassins. La garnison de la Vera-Cruz s'était retirée, à son approche, sur une hauteur voisine. Les Indiens de Zempoal étaient révoltés. Un cacique de Montézuma, nommé par Narvaez, gouverneur général des ports et des côtes de la Nouvelle-Espagne, lui servait d'intermédiaire avec l'empereur. Des présents avaient été déjà secrètement échangés. Une première sommation fut faite à Cortez : s'il se retirait de suite, on lui laissait la vie sauve, il pouvait même emporter ses richesses : en cas de résistance, lui et ses confidents seraient pendus.

Daero, l'ancien ami de Cortez, faisait partie de la députation : celui-ci envoya de son côté le père d'Olmédo, l'un de ses aumôniers. On peut supposer qu'ils essayèrent tous deux d'influencer les officiers et les soldats de Narvaez.

Laissant son poste de Mexico bien pourvu de vivres, d'eau, de munitions de guerre et défendu par cinq cents hommes, Cortez se met en route avec soixante-dix hommes et quelques caciques amis, prend à Cholula le capitaine Juan Velasquez avec son détachement, fait sommer Narvaez de dépouiller un titre usurpé et de comparaître à jour fixe devant lui, et comme il avait arrêté ses envoyés pour toute réponse, ordonne au grand alguazil de s'emparer de sa personne avec quatre-vingts hommes tandis qu'il le soutiendrait avec ceux qui lui restaient. Au bruit de sa marche, Narvaez part lui-même de Zempoal où il était logé, avec quatre-vingts cavaliers et cinq cents fantassins. Il était éloigné de son rival d'une lieue au plus, quand lassé de ne pas le trouver, il crut que les Indiens qui l'avaient averti le trompaient, et rebroussa chemin. Rentré dans son quartier, il fit placer deux espions à une lieue de la ville et tint près de lui sous les armes la

plus grande partie de son monde. Cortez, qui connaissait le temple pyramidal qui lui servait de citadelle, prend le parti de marcher la nuit même et d'aller droit à lui. Il faisait sombre; le ciel était couvert de nuages orageux. La petite troupe s'avançait à la lueur des éclairs et de gros scarabées dont la phophorescence était si vive qu'on eût pu lire sur leur passage. Un des espions apostés fut pris; l'autre s'échappa. Cortez fit l'impossible pour le devancer; ce fut en vain. Quand il arriva, tout le monde était sous les armes.

« Nous marchâmes cependant si secrètement, dit Cortez lui-même, que nous étions déjà dans la cour de Narvaez sans qu'on nous eût aperçus. Alors on cria aux armes. Toute sa suite occupait cette cour et les quatre coins de son logement. L'escalier de la tour où il était logé lui-même était gardé par dix-neufs fusilliers; mais nous y montâmes avec une telle précipitation que nous

n'essuyâmes qu'une décharge qui, grâce à Dieu, ne nous fit aucun mal. Sandoval pénétra dans l'appartement avec son détachement; il était défendu par Narvaez et par cinquante hommes qui se battirent vigoureusement jusqu'au moment où, étant placé au bas de l'escalier pour empêcher les secours, je fis mettre le feu à la tour.

» Alors Narvaez se rendit à Sandoval. Je m'emparai de l'artillerie pour me fortifier; je fis faire prisonniers tous ceux qui devaient l'être; je fis mettre bas les armes au reste qui promit d'obéir à la justice, après avoir perdu deux hommes seulement dans une action aussi vigoureuse. »

Ce nouveau renfort, si audacieusement conquis, se trouvait bien à propos sous la main de Cortéz. Mexico était en pleine révolte. Les brigantins étaient brûlés, la forteresse assiégée, et les soldats qu'elle renfermait eussent tous péri par le fer et

par le feu, si Montézuma n'avait fait cesser la guerre. Il voulait sans doute attendre l'issue de la lutte engagée entre les deux rivaux, avant de se compromettre lui-même : d'après ses ordres, ou devinant ses intentions, les chefs indiens, sans faire attaquer les Espagnols, les tenaient enfermés et n'en laissaient sortir aucun. Réunissant à Tlascala tout son monde et son artillerie, Cortez part avec soixante-dix cavaliers et cinq cents fantassins, et le 23 juin passe la nuit à trois lieues de Mexico. Personne ne vint au-devant de lui selon l'usage : les bourgs étaient dépeuplés, la campagne déserte. On crut alors la garnison perdue.

Rien de plus dramatique, dans les lettres de Cortez, que le détail des efforts qu'il éut à faire pour pénétrer de vive force dans la ville, et la joie des assiégés, quand les fanfares des trompettes et le bruit du canon leur annoncèrent leur délivrance. La réunion ne se fit pas sans combattre.

Une fois maître de toutes ses forces, le général essaya en vain de réduire la ville. On se battait le jour et la nuit. Une citation fera juger de l'acharnement de la lutte :

« Je leur exposai que chaque jour je leur causais de nouveaux dommages, que je leur tuais beaucoup d'hommes et détruisais une partie de leur ville, que je ne m'arrêterais, en cas d'opiniâtreté de leur part, que quand il ne resterait plus de vestiges de la ville et des habitants. Ils avouèrent la vérité de mes assertions ; mais ils m'ajoutèrent qu'ils étaient tous déterminés à mourir pour nous achever ; que je pouvais voir les terrasses, les rues et les places pleines de monde, et *qu'ils avaient calculé qu'en perdant vingt-cinq mille hommes contre un, nous finirions les premiers*. Ils alléguèrent de plus, que toutes les chaussées qui arrivaient à Mexico étaient détruites, que nous ne pouvions sortir que par eau, et qu'ils n'ignoraient pas que dans peu nous

manquerions absolument de provisions d'eau douce, et que nous péririons par la faim, si nous échappions à la guerre. »

Dans une des premières luttes, Montézuma, qui était toujours prisonnier de Cortez, dut se présenter à ses sujets pour les engager à se soumettre. Il tomba, blessé d'une pierre partie des rangs de ses sujets indignés. Telle fut la fin misérable d'un empereur qui avait donné tant d'espérance et fait tant de bruit. Son neveu, le roi de Tescuco, le remplaça, et lui, du moins, sut mourir avec gloire.

» Examinant avec attention, poursuit Cortez, le danger que nous courions, le tort considérable que nous éprouvions chaque jour, l'appréhension où nous étions continuellement que les Indiens ne détruisissent une dernière chaussée qui restait encore, mes compagnons, blessés pour la plupart au point de ne pouvoir plus combattre, me sollicitant toujours de sortir de la

ville, après avoir fait construire un pont volant que quarante hommes pouvaient porter, je pris mon parti et résolus d'en sortir à la faveur de la nuit.

» J'emmenai avec moi un fils et deux filles de Montézuma, son frère, et plusieurs seigneurs de la province et mes prisonniers. Arrivé au pont que les Indiens avaient coupé, on jeta à la place du premier celui que j'avais fait contruire, et cela sans peine, puisque personne ne s'y opposait. Mais la sentinelle ayant averti, nous fûmes assaillis de toutes parts, avant d'arriver au second, par une quantité innombrable de combattants qui nous attaquaient par terre et par eau.

» Je marchai en diligence avec cinq cavaliers et cent fantassins, et nous gagnâmes la terre ferme à la nage; je laissai alors l'avant garde, pour revenir à l'arrière garde, que je trouvai fort maltraitée et engagée dans un vigoureux combat,

ainsi que les Indiens de Tlascala qui nous accompagnaient.

» Plusieurs Espagnols avaient été tués dans le combat ; nous avions perdu des chevaux, l'artillerie, une grande partie de l'or et des effets précieux, quand je fis échapper le reste de mon monde, et quand j'entrepris de contenir les Indiens avec vingt fantassins et quatre cavaliers.

» J'arrivai à la ville de Tecuba, qui est au-delà de la chaussée, après avoir essuyé de la fatigue et couru des dangers inouïs. Toutes les fois que je faisais face à l'ennemi, j'étais accablé par une grêle de flèches, de traits et de pierres, parce qu'ils pouvaient me cotoyer sans cesse et m'attaquer de dessus leurs canots sans risques.

» Je ne perdis à l'arrière garde, où était le plus fort des attaques, qu'un seul cavalier. On se battit à l'avant garde, et partout avec un courage qui enfin nous sauva. »

Assailli par plus de deux cent mille Indiens

dans cette même retraite, et croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, Cortez invoqua saint Pierre et Dieu, puis se jetant au milieu des ennemis, renversa tout devant lui et arriva jusqu'à l'étendard royal. C'était un filet d'or, où l'on avait peint en plumes délicatement nuancées les armes de l'empire, un aigle sur un roc aux prises avec un serpent. Il était tellement fixé à celui qui le portait, qu'il ne pouvait guère le lâcher lui-même et qu'on ne pouvait le lui arracher qu'avec la vie. Malgré ses efforts et ceux des Mexicains qui l'entouraïent, Cortez s'en empara. C'était comme le palladium de l'empire, et sa prise termina la bataille.

Cortez en fit présent au chef des Tlascalans, Magitscazin. Cet Indien lui avait été fidèle jusqu'au bout, et ce n'est que sur le territoire de Tlascala que les Espagnols purent respirer. Une ambassade mexicaine y vint aussitôt pour appeler ces braves à la guerre au nom de la commune

patrie et des anciens dieux. Le sénat paraissait entraîné : Magitscazin le ramena, et Cortez put se préparer avec moins d'inquiétude au siége de Mexico.

XI

La ville de la guerre, tout en se préparant avec ardeur à une lutte nouvelle, savourait sa liberté reconquise. Les palais étaient nettoyés et réparés, les maisons incendiées se relevaient plus belles; les terrasses n'étaient plus encombrées de projectiles et se recouvraient de roses d'Inde et de dalhias; les jardins flottants reparaissaient sur le lac embaumé : on ne voyait partout que des murailles fraîches et des fleurs. On n'oubliait pas les dieux. Les cinq mille prêtres de la Guerre se partageaient, comme autrefois, les offices

sacrés; on voyait rangés avec ordre, comme de longs et hauts bâtiments, des amas de bois de chêne destinés aux bûchers des temples, et la terrible pierre des sacrifices avait été déjà plusieurs fois rougie.

Cependant les vieux prêtres sortirent à la rencontre des guerriers vaincus dans les combats de la retraite. Ils avaient à la main des cassolettes de nopal : « Soyez les bienvenus, » leur fut-il dit, au milieu des roseaux du lac bleu, dans la ville du grand aigle, fondée par vos ancêtres. » On fit résonner en leur honneur le tambour des temples, et la grande place retentit du bruit des trompettes de coquillages, quand les guerriers allèrent saluer l'idole de la Guerre et que leurs prisonniers firent, selon l'usage, le tour de la pierre des sacrifices.

Leurs amis et leurs familles les attendaient. Un grand nombre n'étaient pas revenus, et leurs femmes s'en retournaient seules, pleurant et san-

glotant. Au bout de peu de jours, les simulacres, qu'on faisait d'ordinaire en bois léger, furent achevés. On les rangea autour de l'image du mort le plus illustre, sur un bûcher de pins qui s'élevait sur la place, en face du grand temple; puis on les réduisit en cendres, aux sons funèbres des tambours sacrés : les flammes dévorèrent en même temps quelques offrandes suprêmes, leurs armes et leurs vêtements.

Sur la même place, une construction circulaire, haute d'environ huit pieds, se terminait par une plate-forme où des gradins conduisaient. Une pierre ronde s'élevait au centre. Un des captifs y monta; le pied attaché à une corde, il reçut une épée et un bouclier étroit; puis un guerrier qu'on nommait le lutteur funèbre descendait du temple, et, monté sur la plate-forme, tournait en dansant autour du malheureux qu'il lui était facile de blesser et de

vaincre. Une fois tombée, cinq ou six prêtres habillés de noir et les cheveux épars traînaient la victime jusqu'à la grande muraille quadrangulaire, ornée, dans toute sa longueur, de reptiles entrelacés; la porte, qui représentait la gueule enflammée d'un serpent, se refermait sur eux. Cent vingt marches conduisaient au sommet de la pyramide; elles étaient coupées par plusieurs terrasses où l'on était forcé, pour retrouver l'immense escalier, de faire le tour du temple. La foule, malgré la distance, suivait le cortége des yeux. La pierre du sacrifice était tout en haut, en plein air, entre deux bûchers que les prêtres de garde ne pouvaient laisser éteindre sans mourir; en face, dans une tour élancée, s'élevait l'idole de la Guerre avec ses traits hideux, ses flèches et sa ceinture de serpents. La victime était allongée sur la pierre, la tête pendante et la poitrine tendue. Le prêtre rouge s'avançait alors, armé d'un couteau mexicain,

et bientôt l'horrible bouche du dieu savourait un cœur palpitant.

Les autres captifs furent réservés pour une solennelle occcasion. La petite vérole, apportée par un nègre de Narvaez, décimait la ville. Des milliers d'habitants avaient succombé. L'empereur qui venait de succéder au neveu de Montézuma, n'avait eu, comme lui, qu'un règne éphémère; le roi de Tlacépau l'avait suivi de près. On élut donc un nouvel em-reur et un nouveau roi. L'autre prince allié, le souverain de Tescuco, n'avait pas encore eu le temps d'être couronné; l'on arrêta que les trois couronnements auraient lieu le même jour à Mexico.

Tous les seigneurs et les chefs du clergé se réunirent dans l'immense salle où trois trônes étaient dressés. Le troisième successeur de Montézuma était un jeune homme de dix-huit ans, beau de taille et de visage; ses grands

yeux noirs jetaient un feu sombre que tempérait la grâce de ses lèvres : il se nommait Quatimozin. Il s'avança près d'un brasier allumé, soutenu par les deux autres souverains :

« Vous avez été choisi, lui fut-il dit, par les grands vassaux et le sénat; mais n'oubliez pas que c'est grâce à la volonté du maître de l'air et de l'eau, de la nuit et du temps. Jurez de protéger vos sujets et les temples des dieux. »

Les deux rois prêtèrent le même serment. Il s'assit ensuite au milieu d'eux; on lui coupa les cheveux dans la forme et selon l'usage des anciens empereurs.

Des bracelets d'or aux mains et aux pieds, des bijoux d'or aux oreilles et aux lèvres, une cassolette de nopal en main, le manteau de filet bleu sur les épaules et la mitre impériale en tête, il reçut les félicitations de sa cour, puis se rendit au temple, soutenu par les deux

rois couronnés comme lui. Un long et brillant cortége de seigneurs et de prêtres les précédait : ils traversèrent la place au milieu d'un peuple ému, qui s'agenouillait sur leur passage et qui frappait du front la terre sans oser les regarder. Arrivé au sommet de la pyramide, dont les terrasses et les degrés étaient couverts d'une foule étincelante de guerriers, de dignitaires et de rois amis, l'empereur salua l'idole en touchant le sol du pouce, et se tira du sang devant elle avec un os de tigre aiguisé. Le son des trompettes de coquillage et le sinistre tambour annoncèrent l'arrivée des captifs. Ils firent le tour du temple et saluèrent à leur tour l'idole qui allait les dévorer. Les prêtres rouges avaient reçu l'ordre de s'exercer pour remplir avec plus d'adresse leur sanglant ministère. Les prisonniers faits dans les derniers combats sur les Espagnols et les nations alliées de Cortez furent immolés dans cette circons-

tance. L'empire était en danger; les temps où il devait tomber, arrivés : ils voulaient apaiser le Ciel à force de victimes. Tout ce sang ne devait sauver ni la ville, ni l'empereur, ni les dieux.



XII

La contagion ravageait aussi Tlascala. Magitscazin lui-même avait été emporté par le fléau. Cortez pleura sa mort et prit le deuil.

Les Tlascalans demeurèrent fermement attachés à sa cause. Il travaillait chaque jour à aiguillonner ses autres alliés et à s'en créer de nouveaux. Fleur-Sombre ne pouvait manquer l'occasion de se venger des Mexicains; il invita les Espagnols à venir à Tescuco.

Cortez ne tarda pas à s'y trouver, avec 86 cavaliers, 117 arquebusiers, 700 fantassins, armés

d'épées et de boucliers, 3 canons en fer, 15 en bronze, et 10 quintaux de poudre, sans compter un grand nombre d'alliés indigènes.

Les forêts de Tlascala avaient fourni les pièces de 13 brigantins; 8,000 Tlascalans devaient les apporter toutes prêtes à monter; ils n'attendaient, pour exécuter cet ordre, que les cordages, les voiles et les ferrures des brigantins échoués à la Vera-Cruz.

La nuit même de l'arrivée des Espagnols à Tescuco, le roi nouvellement couronné s'enfuit avec une partie des principaux habitants et gagna Mexico. Le reste se sauva dans les montagnes. Fleur-Sombre intercéda pour le peuple et empêcha les Espagnols de saccager la ville. Des Tlascalans mirent le feu au plus beau palais des anciens rois. Les annales du royaume y périrent.

Presque toutes les provinces se déclarèrent en faveur de Cortez. Une d'elles pouvait envoyer

deux cent mille hommes : qu'on juge de la puissance de ce royaume et par comparaison de celle de l'empire. Ce fut lui qui, grâce au dévouement de Fleur-Sombre, approvisionna les Espagnols et leurs alliés, pendant toute la durée du siége, de poules d'Inde et de poissons, d'agave et de maïs. Le chef indien faisait escorter les vivres par trente-deux mille hommes dévoués. Quatre-vingt mille hommes creusèrent en cinquante jours un canal d'une demi-lieue, qui joignait la ville au lac. Les brigantins arrivés et montés y furent lancés. Cortez put suivre son plan et bloquer Mexico par terre et par eau, le 10 mai 1520.

En cas de défaite, il avait eu la prévoyance de fortifier et d'approvisionner Tescuco.

Ces sages précautions devaient être inutiles. Après cinq jours de combat et d'efforts, il coupe les conduits en poterie qui longeaient une des chaussées. Quand tout le monde fut à son poste

et le blocus complet, le général fit donner des assauts vigoureux pour hâter la reddition de la ville. Ses alliés avaient tant de haines à assouvir contre elle, depuis si longtemps que ses empereurs pesaient sur eux ou venaient, l'épée à la main, chercher dans leurs tributs des victimes humaines, que sous peine de les perdre, ou de leur voir compromettre le succès de l'entreprise par des attaques mal calculées, il dut céder à leur impatience. Il fallait éviter aussi de lasser les peuples qui nourrissaient une si grande multitude, et prévenir, par un prompt triomphe, les tentatives que la colère et le dépit pourraient inspirer à Velasquez. Aussi déployait-il toute son activité, tout son génie, tout son courage. Il commandait tantôt l'armée de terre et tantôt les brigantins, ou pour mieux dire, il était partout.

Un jour, une attaque générale avait été décidée. Une messe fut dite dans le camp principal, au

milieu des Indiens alliés. Ils y assistèrent avec respect, plusieurs même avec émotion. Ce n'est pas que les mystères chrétiens les étonnassent, à mesure qu'on les leur révélait. Ils avaient dans leur religion l'ombre défigurée de tout, même de la confession, même de l'Eucharistie. Ils étaient touchés de voir cette paisible offrande d'un peu de liqueur rouge et d'un gâteau blanc. Seulement aucun d'eux ne croyait qu'il y eût sacrifice véritable et apaisement de la Divinité, si le sang d'un homme ne coulait pas pour le salut des autres.

On devait suivre le chemin même par où Cortez avait fait sa première entrée. Il fallait d'abord forcer la chaussée qui était obstruée de barricades. On n'en serait jamais venu à bout, tant elle était bien défendue, sans les brigantins, qui prenant les Mexicains en flanc, les contraignirent à quitter la place. A mesure qu'on pénétrait dans les faubourgs, les maisons à droite et à gauche étaient

abattues par des milliers d'Indiens. L'armée s'avança donc, avec une certaine lenteur, jusqu'au pont qui terminait la chaussée : il donnait sur la grande rue qui partageait la ville du nord au midi, et présentait aux regards, au milieu même de la place lointaine que traversait cette rue, le temple de la Guerre. De l'autre côté de la chaussée se dressaient de nouvelles barricades. Le canon parvient à les renverser : tout le monde se jette à la nage et, sans songer cette fois aux maisons ni aux édifices, pousse droit au temple avec un irrésistible élan. Jetant le vieux cri de l'Espagne, les soldats de Cortez renversent tout sur leur passage, forcent l'entrée de la muraille des serpents, et tandis que les uns la gardent, les autres, s'élançant au sommet, dispersent les prêtres qui le couvraient. On voit ceux-ci s'agiter avec leurs vêtements lugubres et leurs cheveux collés de sang. Les uns périssent par le fer; les autres tombent sur les terrasses ou de degrés en degrés.

A cet aspect, aux coups sourds et lugubres du tambour sacré que ces malheureux frappaient avec désespoir, les Mexicains changent tous de visage comme si une même commotion les eût touchés, et poussant des cris terribles, se ruent sur les Espagnols, les yeux étincelants, les traits contractés, sans voir même les arquebuses ni les épées nues. Le temple avait trois escaliers pareils. Le jeune empereur, monté lui-même par celui du midi, vient protéger lui-même les prêtres, les bûchers de son dieu. Bien que sa taille, à cette hauteur, parût celle d'un enfant, il respirait tant de courage et d'autorité, que les Espagnols mêmes en étaient troublés. Les soldats repoussés par lui venaient de rejoindre ceux qui tenaient l'enceinte : en un moment ils sont refoulés au-dehors ettdoivent se faire jour sur la place pour regagner Cortez. Rien ne peut résister contre l'énergie humaine ainsi exaltée par le fanatisme et le désespoir. Les Espagnols eux-mêmes n'ont

plus leur sang-froid ; la voix de leur chef se perd dans le tumulte. Autant eût valu, dit quelque part un auteur, essayer de couvrir dans un clocher le bruit de vingt cloches ébranlées. Il est de ces moments où le génie doit être bien humilié de son impuissance. Les alliés qui suivaient ne font qu'augmenter le désordre : enfin la cavalerie, qui dans ces assauts fermait toujours la marche, arrive au galop. Profitant du premier saisissement, Cortez peut se faire entendre, et donne ses ordres avec cette énergie de geste et de ton qui dans ces moments décisifs entraînent, pour ainsi dire, mécaniquement le soldat. Ce fut ainsi qu'il regagna la chaussée et son camp.

« L'heure de vêpres était venue, reprend ici Prescott dans la belle traduction de M. Amédée Pichot, la nuit ne pouvait tarder. Cortez n'essaya pas de poursuivre ses avantages. Il ordonna aux trompettes de sonner la retraite, et se retira en bon ordre, emmenant cette fois l'artillerie qu'il avait

dû un instant abandonner sur la place. Les alliés évacuèrent les premiers la ville, suivis par l'infanterie espagnole, tandis que la cavalerie protégeait l'arrière-garde; l'ordre de la marche se trouvant ainsi renversé, les attaques inquiétèrent la retraite, malgré de fréquentes charges de cavalerie, lançant à distance leurs traits impuissants, et remplissant l'air de cris et de hurlements, comme un troupeau de loups affamés qui verrait sa proie lui échapper. Il était tard lorsque l'armée rentra dans ses quartiers à Xoloco. »

Le lecteur nous pardonnera de glisser ici sur de nouvelles attaques, toutes pleines cependant de péripéties et d'héroïsme, mais qui ont entre elles trop de ressemblance pour offrir un intérêt nouveau. L'un des épisodes les plus riches d'émotion et d'horreur, c'est le spectacle dont les soldats d'Alvarado furent témoins de leur camp même le soir d'une nouvelle et terrible lutte. Ils n'étaient qu'à un mille environ de la ville, et « l'on distingue

aisément les objets, dit Prescott, à une plus grande distance, dans l'atmosphère transparente du plateau mexicain. »

A la faveur de cette admirable pureté d'atmosphère, les Espagnols virent une longue procession de prêtres et de guerriers serpenter autour des flancs de la gigantesque pyramide, au son du lugubre tambour. Quand le cortége fut parvenu au sommet même du temple, on distingua des hommes blancs, nus jusqu'à la ceinture, dont il était facile de reconnaître plusieurs, à la blancheur de leur peau, pour des Espagnols. On voyait les prêtres s'agiter autour, et la première victime fut étendue sur la pierre. La connaissance que les spectateurs avaient de ces rits sanglants, leur firent deviner les moindres détails du dénouement : le corps roula ensuite dans l'immense escalier, pour servir à d'horribles repas. Il en fut de même des captifs chrétiens; puis vint le tour des prisonniers faits sur les Tlascalans et les autres alliés de Cortez.

Les historiens assurent qu'il arrivait parfois, dans ces sacrifices, un de ces incidents dont la seule idée fait dresser les cheveux de saisissement et d'horreur ; quelques-unes des victimes ainsi étendues, après la cruelle exécution qui leur arrachait la source de la vie, se dressaient d'elles-mêmes, comme par un effort galvanique, et ces cadavres faisaient ainsi trois ou quatre pas avant de retomber pour jamais.

Les témoins de cette scène étaient de vaillants soldats ; ils avaient mille fois prouvé qu'ils ne craignaient pas une noble mort dans un combat ; mais les plus braves se sentaient glacés à l'idée que le lendemain peut-être, à la même heure, ils seraient à leur tour étendus sur la même pierre. Quant aux Indiens auxiliaires, ce spectacle semblait réveiller en eux un fanatisme mal éteint. Ce jour-là les immolations s'étaient succédé toute la nuit, au son étrange des trompettes de cuir de cerf et à la lueur des bûchers im-

menses. A la fin, les clameurs et le bruit des instruments avaient éclaté avec tant d'énergie, qu'il fallait que quelque événement extraordinaire eût excité ces transports. On sut bientôt que le sacrificateur avait solennellement annoncé, au nom des dieux, que, dans huit jours le sol mexicain ne porterait pas un seul Espagnol vivant. Les Indiens alliés, épouvantés de la guerre sacrilége qu'ils faisaient et du sort dont ils étaient menacés, désertent par milliers, sans que la voix de Cortez et de Fleur-Sombre, sans que l'exemple de quelques Tlascalans fidèles puissent les arrêter.

Ainsi le général, comme il arrive assez souvent à la guerre, était lui-même dans un péril aussi pressant que celui qu'il faisait courir aux autres. C'était à la fortune de prononcer.

Il fallait sans doute que les assiégés fussent à bout d'accablement et de souffrance pour que les prêtres de la guerre eussent fait une prédiction si

précise. Cette faute était trop grossière pour échapper à leur astuce : on doit l'attribuer à la nécessité.

Cortez n'eut besoin, pour les confondre, que de maintenir le blocus et de laisser ses soldats dans leurs camps. Le neuvième jour les y trouva aussi ardents que jamais. Guatimozin de son côté n'avait pas perdu ses huit jours : ses fidèles messagers avaient, au risque de leur vie, passé entre les brigantins ou les postes, pour appeler tous les peuples de l'empire, sous les plus terribles menaces, à la victoire promise. Les huit jours étaient passés sans doute, mais beaucoup s'étaient prononcés : plusieurs villes amies furent menacées; et Cortez, malgré son isolement, dut détacher plus de deux cents hommes de sa faible armée pour assurer par un triomple éclatant le prestige des armes espagnoles et la défaite des dieux.

Ses anciens alliés, que la peur avait dispersés,

revinrent les uns après les autres, quand ils virent qu'à l'abri du nom de Cortez ils n'avaient à craindre ni les dieux ni les hommes. Guatimozin savait tout. Mais c'était en vain qu'on lui parlait de paix, d'entrevue même. Il recevait avec fierté les envoyés de Cortez, et jamais sa courtoisie, car les auteurs espagnols lui donnent cette qualité chevaleresque, ne leur manqua d'égards. Il voulait même, au lieu de son affreuse détresse, montrer une libéralité royale, et les refus qu'il faisait à Cortez étaient accompagnés de présents. Emu d'admiration et de pitié, le général espéra mieux réussir en chargeant un de ses sujets prisonniers de lui porter des paroles de paix : Guatimozin le fit mettre à la mort.

Il fallut se décider à combattre. Les Indiens alliés, qui ne respiraient que le pillage et le carnage, n'épargnant ni les enfants ni les femmes, étaient prudemment tenus à distance : on les fit approcher.

Pour ne laisser aucun péril derrière lui, Cortez avait résolu d'abattre tous les bâtiments privés ou publics, de manière à changer, comme il le dit lui-même, le lac en terre ferme et la ville en un champ désert. Ce fut aux Indiens qu'il confia cette tâche. « Courage, leur disaient les assiégés, vous relèverez un jour ces ruines de vos propres mains, quel que soit le vainqueur. » Ces paroles étaient prophétiques. Malgré l'opiniâtreté de la résistance, les sept huitièmes de la ville tombèrent : les Mexicains se trouvaient refoulés dans le plus pauvre et le plus étroit quartier : « Il serait impossible, dit Cortez lui-même, à l'imagination la plus fertile de se représenter leur cruelle position : les uns rangés derrière des monceaux de morts et de mourants, d'autres distribués dans des canots, des femmes et des enfants qui, par leur précipitation à se jeter sur nous, se renversaient les uns sur les autres ou se noyaient; l'infection des cadavres, les effets

de l'eau salée, toutes les horreurs de la famine et du besoin en tous genres, avaient causé une mortalité énorme dans la ville : il y avait péri plus de cinquante mille hommes, dont ils n'avaient pas voulu jeter les cadavres dans le lac, ni les transporter hors de l'enceinte, de peur de montrer leur faiblesse et leurs malheurs : ils avaient amoncelé ces morts dans les rues qui en étaient jonchées. »

A cette extrémité, ils refusaient encore la paix. « Tuez-nous, criaient-ils en tendant leurs bras amaigris, nous avons soif de mourir. — Si vous voulez nos richesses, disaient d'autres, votre rapacité sera trompée; elles sont où vous ne les trouverez jamais » Et la lutte continuait avec autant de vigueur que le permettait l'épuisement de la peste et de la famine. C'était pitié d'entendre les cris des femmes et des enfants; les Espagnols les épargnaient, mais les Indiens étaient implacables.

On pense que ce peuple héroïque ne livrait cette dernière lutte que dans le touchant espoir d'occuper leurs ennemis pendant que le canot de leur empereur essaierait de gagner un rivage qui n'était plus gardé. Ici même encore leur dévouement devait être inutile.

« Dieu permit, continue Cortez, que le capitaine d'un brigantin poursuivit un canot où il crut distinguer quelques personnages importants. Deux ou trois arbalétriers de la proue du brigantin couchaient en joue plusieurs Mexicains dans ce canot, quand on leur fit signe de ne point tirer, parce qu'il portait l'empereur. Ces arbalétriers sautèrent à l'instant dans le canot, et firent prisonniers Guatimozin, le cacique de Tacuba, et plusieurs grands qui les accompagnaient. Le capitaine amena aussitôt ces illustres prisonniers sur la terrasse où j'étais; je leur fis accueil et leur proposai de s'asseoir. Guatimozin s'approcha de moi, et, après m'avoir observé qu'en roi il avait

défendu son peuple jusqu'à la dernière extrémité, il me pria instamment, en son langage et en portant la main sur mon poignard, de lui ôter une vie désormais inutile. Je tâchai de le rassurer, de l'encourager et de bannir ses craintes ; je lui donnai même des espérances capables de l'attacher encore à la vie, sans pouvoir produire sur lui un grand effet. Sa prise termina enfin par la paix cette funeste guerre, le 30 août 1521. »

XIII

En moins de quatre ans une ville nouvelle s'éleva à la place et sur le plan même de l'ancienne. Les avenues avaient reparu, bordées de belles maisons ; des palais nouveaux succédaient à ceux des anciens rois. Comme il leur avait été prédit, ce furent les Indiens qui la relevèrent. Des ruines mêmes du terrible temple de la Guerre sortit la magnifique cathédrale qu'on admire encore aujourd'hui, construite en partie avec les pierres sanglantes et les statues des anciens dieux.

Il faut lire dans Prescott, pour compléter le caractère de Cortez, avec quelle force d'intelligence et de volonté ce grand homme ordonna la conquête qu'il avait faite.

Marina, passant dans son pays à la suite du conquérant, retrouva sa mère dans une assemblée de caciques des environs qu'il avait réunie. Qu'on juge du trouble de cette femme en revoyant la fille qu'elle avait vendue, puissante et honorée parmi les vainqueurs de Montézuma et de Guatimozin ! La douce Indienne courut à elle et la combla de bijoux et de caresses : « Vous serez chrétienne avec moi, ma mère, et nous ne nous quitterons plus dans cette vie ni dans l'autre... » Emporté tantôt par des passions qui ternirent la gloire de cet homme illustre, tantôt ramené dans le droit chemin par des retours de piété, Cortez s'était éloigné de Marina tantôt par devoir, tantôt pour des affections rivales. Toujours il appréciait son inal-

térable bonté, son dévouement et ses vertus, et il lui donna un gentilhomme espagnol pour époux; puis il lui fit cession de terres considérables dans son pays natal, où sans doute elle finit ses jours.

On connaît la tragique histoire de Guatimozin. La cupidité trompée des soldats accusa Cortez de s'entendre avec lui pour s'assurer la jouissance des trésors disparus. Sous le coup de cette injure, Cortez eut la faiblesse de consentir à la torture de son captif ; on l'étendit sur des charbons ardents. L'histoire a retenu le mot qu'il dit au cacique de Tacuba, son compagnon de supplice qui laissait échapper des plaintes : « Et moi suis-je sur un lit de roses? » Ils périrent tous deux, ignominieusement pendus aux branches d'un ceyba.

La conquête était terminée ; mais Cortez avait à se défendre d'ennemis et de rivaux non moins acharnés contre lui que les Mexicains. Ils l'ac-

cusèrent devant Charles-Quint de félonie, de cruauté et d'usurpation; les amis du grand capitaine eurent beaucoup de peine à le disculper aux yeux de l'empereur, qui finit par le nommer capitaine-général de la Nouvelle-Espagne.

Les intrigues se renouvelèrent bientôt et avec plus de force encore. Une enquête solennelle fut ordonnée sur toute la conduite de Cortez, et, en 1525, le licencié Ponce de Léon réçut tous les pouvoirs nécessaires et pour se saisir de la personne du général et pour le faire conduire en Espagne.

A son retour d'une expédition sur la côte de Honduras, où Cristoval de Olid avait fondé une colonie indépendante, Cortez apprit la misssion de Ponce de Léon, qui était mort quelques jours après son débarquement au Mexique.

Il résolut dès lors de mettre un terme aux

accusations dont il était l'objet, en se rendant de sa personne en Espagne. Charles-Quint reçut le grand capitaine avec une bienveillante distinction, le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, marquis de la Vallée (*del Valle de Guaxalla*). Néanmoins, au moment du retour de Cortez au Mexique, l'empereur divisa en deux le gouvernement de la conquête. Cortez fut laissé à la tête des troupes, et l'administration civile fut donnée à un conseil appelé *Audience de la Nouvelle Espagne*.

Cette organisation nouvelle fut un grand mécompte pour Cortez, et amena des conflits fâcheux qui irritèrent de nouveaux les passions. Le conquérant voulut se distraire de toutes ces tracasseries, en étendant ses découvertes; mais ses expéditions furent moins heureuses, et après avoir essuyé des périls de toute espèce, il finit cependant par découvrir la grande péninsule de la Californie.

A son retour à Mexico, il trouva sa position intolérable et prit le parti suprême de retourner en Espagne. Il ne déploya plus, dans sa patrie, le luxe et la pompe dont il avait fait trop de parade quelques années auparavant. Il se présenta modestement au palais, et y fut accueili poliment, mais froidement. Il fut reçu d'une manière beaucoup plus inconvenante par les ministres; et la conquête du Pérou, qui eut lieu à cette époque, éclipsa presque entièrement la gloire du conquérant du Mexique.

Après sept années d'une existence méconnue et ignorée, Cortez expira dans un village des environs de Séville, le 2 décembre 1547, dans la soixante-troisième année de son âge, après avoir confessé dévotement ses péchés et reçu les sacrements. Cortez fut marié deux fois; la première à Cuba, avec dona Catalina Suarez, qu'il perdit peu de temps après la prise de

Mexico. En secondes noces, il épousa la sœur du duc de Bajar. Don Martin Cortez, son fils, hérita des honneurs et des tribulations de son père. Accusé, comme lui, de vouloir se créer une souveraineté indépendante dans la Nouvelle-Espagne, il fut obligé de passer avec sa famille en Espagne, et les propriétés du Mexique restèrent sept années sous le séquestre.

« La postérité masculine du marquis de la Vallée, dit Prescott, s'éteignit à la quatrième génération. Son titre et ses propriétés échurent à une femme, et furent réunis, par son mariage, à ceux de la maison de Terra Nova, descendant du grand capitaine Gonzalve de Cordoue. Par un mariage postérieur, ils entrèrent dans la famille du duc de Monteleone, noble napolitain.

» Le propriétaire de ces honneurs princiers et de ces vastes domaines, dans l'ancien et le nouveau monde, habite la Sicile; et peut se

glorifier d'une descendance dont les princes seraient jaloux; car il a pour ancêtres deux des plus illustres capitaines du XVI[e] siècle : Gonzalve de Cordone et le conquérant du Mexique. »

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

— LILLE. TYP. J. LEFORT. MDCCCLXIX —

